

Martine de Rabaudy
Une saison avec
Bernard Frank

portrait

Flammarion

Martine de Rabaudy

Une saison avec Bernard Frank

Flammarion

OceanofPDF.com

Martine Rabaudy (de)

Une saison avec Bernard Frank

Flammarion

© Flammarion, 2010

Dépôt légal : avril 2010

ISBN numérique : 978-2-0812-4508-2

N° d'édition numérique : N.01ELJN000168.N001

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-0812-3823-7

N° d'édition : L.01ELJN000315.N001

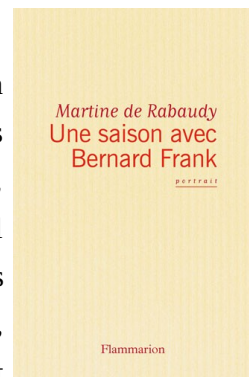
26 465 mots

Ouvrage composé et converti par Meta-systems (59100 Roubaix)

OceanofPDF.com

Présentation de l'éditeur :

Qu'il soit attablé dans un grand restaurant parisien, installé avec son whisky en Normandie chez l'inséparable Françoise Sagan, ou reclus dans la campagne varoise pour écrire auprès d'une belle anglaise, Bernard Frank tour à tour fascine, charme, agace voire exaspère. Il suscite des jalousies littéraires, éveille des passions féminines, porte des jugements iconoclastes dans ses chroniques pour L'Express, Le Matin, Le Monde, Le Nouvel Observateur, un demi-siècle durant. Enfin et surtout, ce dilettante éclairé laisse une oeuvre inimitable de mémorialiste où perce son amour fou de la littérature et des femmes, « dans cet ordre », comme il aime à le préciser, et où il assume avec une grâce égale à son ironie cette contradiction de la peur de mourir et de l'angoisse de vivre. Martine de Rabaudy prend, elle, le temps d'écouter Frank et ses amis, Florence Malraux, Claude Perdriel, Frédéric Vitoux, Jean-Paul Kauffmann, Eric Neuhoﬀ ou Raphaël Sorin, pour broser un portrait de l'homme personnel et généreux, débordant d'humour et de finesse ; un portrait d'écrivain.



Création
Studio
Flammarion
Photo de
l'auteur :
Collection
de l'auteur

Martine de Rabaudy est journaliste et essayiste. Elle a publié des Conversations avec Françoise Giroud, Profession journaliste, des Entretiens avec Jean Daniel, Cet étranger qui me ressemble.

OceanofPDF.com

D U MÊME AUTEUR

Françoise Giroud, *Profession journaliste : conversations avec Martine de Rabaudy*, Hachette, 2001 ; LGF, 2003.

Jean Daniel, *Cet étranger qui me ressemble. Entretiens avec Martine de Rabaudy*, Grasset, 2004 ; Folio, 2006.

OceanofPDF.com

Une saison avec Bernard Frank

OceanofPDF.com

De battre son cœur s'est arrêté

D'abord, l'information à la radio, puis Florence, au téléphone. C'était le samedi 4 novembre 2006. La veille, il dînait avec son ami Igor, cardiologue, dans le restaurant corse de son quartier où il avait ses habitudes. Leurs propos roulaient sur les hypothétiques candidats de l'élection présidentielle à venir et, après avoir lâché : « Il n'est pas mal, ce Strauss-Kahn ! », Bernard Frank mettait un point final à la conversation, au repas et à l'existence. « Un cœur qui flanche, c'est la belle mort », écrivait-il en 1984. Le sien avait tenu jusqu'à cette soirée du 3 novembre 2006. Ce départ impromptu défiait le cardiologue et perturbait les clients, contraints d'évacuer en hâte la salle, sans même régler leurs additions. Connus pour sa discrétion, finir en public n'était ni de son genre, ni de son éducation. Pour son dernier acte on l'imaginait, comme les chats, ses compagnons privilégiés, s'éclipser, à l'abri des regards, le nez dans un livre ou posé sur la page de son cahier Clairefontaine, une phrase de sa chronique hebdomadaire à jamais en suspens. Mais mourir à table pouvait s'envisager en accident du travail quand, comme lui, on se voulait un intermittent de la chronique gastronomique. Françoise Sagan, Bernard Frank, de leur fratrie de jeunesse seule restait Florence Malraux, ce soir-là redevenue fille unique. Coïncidence familiale pour Florence, la date de la mort de Bernard correspondait à celle de la naissance de Malraux, son père. Les quotidiens du samedi bouclés, il fallut patienter jusqu'au lundi pour la célébration médiatique des longs sanglots et des larmes encrées. *Libération*, en verve, titrait : *Bernard Frank mort chronique*. Au *Monde*, longtemps le préposé aux « nécros » des plumes était son presque jumeau, Bertrand Poirot-Delpech. Mais Bertrand avait quitté *Le Monde*, ou l'inverse, et la mort aussi le coursait, qui l'emporterait quatorze jours après Bernard. Sale temps de novembre pour ces deux natifs de 1929. À l' *Observateur*, en charge d'enterrer Frank et dans la

foulée Poirot, Jérôme Garcin porterait le deuil sur deux numéros. En lisant les embaumements de ces « professionnels de la profession », aurait dit Godard, cette pensée de Joubert m'effleurait : « Qu'il me soit permis de vous dire comment je voudrais être regretté... » Gageons que Bernard Frank se serait satisfait des officiants de la *Revue des deux mondes*, revue dont il notait encore en juillet 2003 : « Je n'arrive plus à me passer de la *Revue des deux mondes* ... » Ils s'y étaient mis à deux, Michel Crépu et Charles Dantzig. Crépu, le rédacteur en chef sur le mode frankiste : « Suis-je triste de cette mort ? Oui, mais ce n'est pas grave. On s'aimait bien, à distance... Mettons que je suis triste en douceur, je pense que cet homme a sans doute vécu de cette nonchalance où Montaigne se voyait bien mourir. En fait peut-être que non. Et alors ? Un esprit de conversation et non un esprit de construction. Le “sujet” ? On s'en fiche. Tout de suite le plain-pied, n'importe où, n'importe comment. Jamais de soliloque, ou plutôt un soliloque en public... » Crépu encore : « Au cimetière quelques jours plus tard, de crainte d'être en retard, j'arrive trop tôt. Le gardien auprès de qui je m'informe. “M. Frank n'est pas encore arrivé.” “Très bien, j'attendrai.” Pour Dantzig : « C'était un très ancien petit garçon qui était blessé par les vulgarités de la vie, et qui avait trouvé le meilleur moyen de les parer, la littérature. » Solennel, forcément solennel, Jean Daniel déclarerait sur France Culture : « La littérature est en deuil et ça rend l' *Observateur* un peu moins fidèle à lui-même. Frank, c'était pour moi Léautaud corrigé par Jules Renard. »

À l'image d'une victoire électorale, la mort accordait à l'élus un état de grâce tout aussi fugace. Françoise Giroud, toujours armée de sa lucidité, prétendait que si les vivants n'écrivaient rien contre les morts, c'était qu'ils avaient peur d'eux. Dans son ultime et troublante chronique, à l'accent prémonitoire, parue le 2 novembre, jour de la Fête des morts, citant Scott Fitzgerald, Bernard Frank gravait son épitaphe : « Je suis resté ivre pendant plusieurs années et ensuite je suis mort. » Florence Malraux précisait pourtant que si, les derniers temps, il vivait bien une bouteille à la main, jamais elle ne l'avait surpris ivre. La mort, Bernard l'attendait plutôt côté foie, elle s'était présentée côté cœur : « Un foie trop gros, c'est souvent le cas chez les

écrivains. Nous manquons de cœur mais notre foie déborde », répétait-il.

Depuis quatre années, j'avais quitté Paris pour vivre dans le Var, à La Garde-Freinet, petit village voisin de celui de Grimaud. Grimaud où Bernard Frank s'était réfugié entre 1967 et 1979.

À Paris, à l'annonce de la disparition d'un écrivain, je visitais les librairies pour constater la présence ou non dans leurs rayons de ses livres. Inspections la plupart du temps désolantes si le défunt n'était plus au faîte de l'actualité éditoriale. À la librairie de Cogolin, bourgade la plus proche de Grimaud, pas trace d'un Frank, autrefois client régulier quand il venait racheter en poche les chefs-d'œuvre de la littérature qu'il essayait par distraction là où il transitait, restaurants, gares, hôtels, taxis. Saint-Tropez, dans sa vulgarité frivole, avait depuis longtemps liquidé son unique librairie au profit d'une boutique de mode. Revenant bredouille, vers La Garde-Freinet, l'envie de m'arrêter à Grimaud, chemin de Rascas.

C'était un jour d'automne parfait. La maison, adossée à l'un des vallons du massif des Maures, était endormie, volets fermés comme autant de paupières closes sur une histoire finie. Accompagnée d'Uccello, mon beauceron, qui marquait avec méthode son territoire, je tournais et retournais autour de l'oblongue bâtisse en pierres séchées, telle une enquêtrice à la recherche d'indices. Le mas du Colombier, c'était son nom, n'offrait aucune défense. Au contraire des maisons récentes, celles du passé ne craignent rien du présent. Ni portail automatique, ni digicode, ni clôtures électrifiées pour rebuter des intrus ou des hordes nocturnes de sangliers qui labouraient le sol pour creuser leurs bauges ou déterrer les racines et les asticots de leurs festins. De la terrasse, par-delà les cyprès, les châtaigniers et les chênes verts centenaires qui déclinaient jusqu'au tapis de vignes en contrebas du chemin d'accès, j'apercevais le village de Grimaud et, dans l'arrière-paysage, je devinais celui de La Garde-Freinet. Ma découverte du Colombier datait de mon premier hiver dans les Maures, après une relecture de *Solde*, son dernier livre avant un retour définitif à la chronique. « La maison proche de Grimaud où ma mère a passé en mai 1979 ses dernières vacances a été vendue. Je n'ai plus rien à faire ici. Je vous laisse. Quand vous aurez fini votre lecture, n'oubliez pas

d'éteindre les lumières en partant. » Pourquoi cette phrase de *Solde* qui refermait le livre et un chapitre de sa vie ne me quittait-elle plus ?

Depuis cette vente et le départ de Bernard, le Colombier était condamné au sort des résidences dites secondaires de citadins surmenés qui, à peine reposés, repartaient s'affairer, replongeant ces maisons dans un coma artificiel de plusieurs mois. Je songeais au beau titre de Philippe Jacottet, *Paysages avec figures absentes* et à La Mente, le mas de François-Régis Bastide, mon ami, l'autre écrivain du coin, que j'habitais désormais à l'année, selon l'expression des locaux, et qui échappait à ces abandons saisonniers. Malgré la mort de François-Régis en 1996, et grâce aux séjours amicaux d'Alix de Saint-André, d'Anne Wiazemsky, de Jérôme Garcin, La Mente conservait sa vocation de lieu d'écriture. Mais ceci est une autre histoire.

Appuyée au muret de la terrasse, je rallumais au Colombier des souvenirs imaginaires. Bernard, allongé à l'ombre du mûrier, lisait un roman policier ou l'un de ses inséparables, Saint-Simon, Montaigne, Bossuet, Proust, Benjamin Constant, la bouteille de whisky Haig et un paquet de Craven à portée de main. Il songeait avec langueur qu'il lui faudrait rejoindre sa table de travail, à l'extrémité de la maison, où patientait le cahier entamé par le livre à venir, en maugréant que « la seule chose embêtante en littérature quand on a compris ce qu'il y a à faire, c'est d'écrire ».

Mon indiscretion de voisine dans Les Maures pour ce morceau choisi de sa vie m'avait poussée à tout relire de lui. Une saison entière de journées de lecture dans ses milliers de pages contredisait sa réputation de paresseux, lieu commun qui l'escortait et qu'il s'appliquait à entretenir pour décourager des éditeurs et des rédacteurs en chef insistants, en usant d'un imparable alibi : « Ne rien faire occupe. » Narquois, il mettrait les points sur les « i » en choisissant *Le Dilettante* pour éditer ses recueils de chroniques, *Rêveries* et *Les Rues de ma vie*. La littérature restait sa manière la plus élégante de passer son temps, suivant l'avis de Malraux : « Tout ce qui n'est pas littérature est pire qu'elle ».

Au milieu des années cinquante, Bernard Frank, écrivain prometteur et prolix, auteur de six livres remarquables, encouragé par Sartre et Chardonne, les deux pôles de l'époque, gratifié

d'« outrageusement intelligent » par François Nourissier, d'« écrivain de sa génération » par le sérail, jugeait sage de se mettre à l'ombre. Trop dandy pour accepter d'être l'auteur à la mode : « Si j'avais trop écrit, j'aurais fini par avoir du succès. J'avais déjà eu de la chance. Le succès eût été provocation », et il adoptait pour devise : « Star ne daigne, Frank suis. » À partir de 1954, il vivrait le succès par procuration, dans le sillage de Françoise Sagan. Tout bénéfice pour lui. Françoise gagnait trop d'argent, trop vite, ce qui inquiétait son père, M. Quoirez. Il était urgent de le dépenser gaiement ensemble, plus vite encore. Françoise remplissait les obligations qu'exigeait sa gloire précoce, rapidement mise au pas. Au bout du compte, à l'abri de son succès, Sagan faisait ce qu'elle voulait. Et Bernard, en Frank-tireur, dédaignant la stratégie d'un carriériste, s'adonnait avec délice au « végéter décemment » de Benjamin Constant, dont il portait en second le prénom : Bernard, Benjamin Frank. À ses débuts, il souhaitait l'adopter, flanqué du patronyme de sa grand-mère Carrance. Il aurait été Benjamin Carrance : « Je trouvais ça velouté. »

À vingt ans, déjà brûleur de vaisseaux, il déchirait le contrat, tant convoité, de la prestigieuse maison Gallimard, « cette morne usine à talents », pour lui préférer et, ajoutait-il, « pour que le soufflet soit plus sec », celui de la plus discrète Table ronde. Ces Gallimard, il s'en méfiait : « Au fond, les Gallimard, ils sont simples à comprendre : ils n'auraient pas demandé mieux que de me racheter si cela ne leur avait rien coûté, de me donner de l'argent si ça leur en avait rapporté ! Ce sont des éditeurs. » Tout comme il ne remettait sa copie qu'à de proches amis, Claude Perdriel, l'éternel protecteur, Annick Geille, la rédactrice en chef de *Playboy*, et Nicole Wisniak, la créatrice du snobissime *Égoïste*, et décrétait que « les écrivains sont des boutiquiers, des artisans qui ne s'occupent que de leur petit commerce et se moquent de celui du voisin sauf s'il empiète sur leur trottoir ».

Pendant plus de dix ans de pages et de nuits blanches, hors jeu, il trouva son salut dans l'oisiveté pour, au final, s'apercevoir que la fête n'était que l'habit de lumière de l'ennui et la littérature la seule façon de supporter l'existence, c'est-à-dire de lui échapper. À la Flaubert, Frank repartait « s'étourdir dans la littérature comme dans une orgie perpétuelle », empruntant l'issue de secours qui le conduirait vers son

Croisset : « Je quittai Paris pour un couvent près de Grimaud dont la mère supérieure était une Anglaise d'une grande beauté qui m'apprit la frugalité, les vertus du silence et le plaisir partagé avec des fouines et des renards d'avoir des poules. Et, forcément, je me remis à écrire. Qu'aurais-je pu faire d'autre ? »

OceanofPDF.com

Rappelle-toi, Barbara !

Qui était cette mystérieuse et séduisante Anglaise qui le rendait à l'écriture, l'arrachait aux fêtes parisiennes, aux tables de jeu de Deauville et à Françoise Sagan, son alter ego en excès ? Jusque-là, en meuble de famille, Bernard suivait les multiples déménagements de Françoise dans des maisons louées. Hôte en pension complète, il justifiait son statut de parasite par cette logique : « Comment faire pour voir ses amis si l'on n'habite pas chez eux ? » Les maisons des autres lui étaient plus chaleureuses, plus familiales que des meublés de célibataire. Aussi ce phobique du voyage, ce vagabond sédentaire vivait-il avec trois malles qu'il transportait des uns chez les autres : l'une pour ses livres, l'autre pour ses effets, la troisième pour les médicaments indispensables à ses malaises d'hypocondriaque. Ce SDF de luxe avait élu domicile, en premier lieu, chez Claude Perdriel, rue des Saints-Pères, puis boulevard Suchet et enfin rue François-I^{er}. Ensuite il accepterait l'hospitalité nomade de Françoise Sagan, emporté dans son tourbillon d'adresses, une bonne douzaine parisiennes, auxquelles s'ajoutait le manoir du Breuil à Équemauville, demeure patricienne gagnée en une nuit de roulette au casino de Deauville et devenue « l'une des deux ou trois préfectures de mon existence ». Sagan, aussi terrorisée par la solitude qu'un enfant par l'obscurité, se sentait en sécurité avec Bernard : « J'aime vivre près de Bernard Frank parce qu'il est drôle, équilibré, sûr... Et puis il sait qu'on perd aussi bien les êtres à force de vouloir les comprendre qu'à force de ne pas le faire », expliquait-elle. Intimes mais avec réserve, sous le même toit, chacun respectait la liberté de l'autre. Chez Perdriel et chez Sagan, Bernard prenait à cœur le rôle de maître de maison adjoint. Il préparait des cocktails, animait les conversations, sortait le chien, accueillait les invités. Un parfait homme de compagnie. « Les années où Bernard vivait chez moi, la maison ressemblait aux salons littéraires d'autrefois.

C'était merveilleux », se souvenait Claude Perdriel, qui l'entraîna avec lui dans chacune de ses aventures de presse, *Les Cahiers des Saisons*, *Le Nouvel Adam*, *Le Matin de Paris*, *Le Nouvel Observateur*. Si, pendant les années de Grimaud, Bernard avait échappé aux servitudes journalistiques, l'adieu de Claude Perdriel dans l'*Observateur* confirmait l'intensité et la constance de leur amitié. Sous le titre : *Nous ne nous sommes plus quittés*, Perdriel écrivait : « Nous nous étions rencontrés en 1953... Un demi-siècle sans nuage, de fous rires – ah ! nos parties de belote avec Françoise Sagan, Jacques Chazot à Équemauville –, de passions communes et de défense de la seule vie qui compte, celle que l'on trouve dans les livres, nous a liés. »

En 1967, Bernard débarquait dans la maison et dans la vie de Barbara Skelton. Elle avait cinquante ans, lui trente-huit. Cette différence d'âge, je le découvrais dans *Les Rats*, était son objectif secret : « J'ai toujours rêvé d'une maîtresse plus âgée que moi, qui me donne l'impression d'être irresponsable. » L'irresponsabilité, seul postulat de son existence. Barbara se révélait l'être idéal pour prendre en charge cette exigence. Au cours de son exil méditerranéen, Bernard écrivait *Un siècle débordé* et *Solde*, primés à leur publication et crédités lors de leurs rééditions de « livres cultes ». La réédition était un exercice dont il abusait sans vergogne, et qui faisait dire à Jean d'Ormesson : « Bernard Frank a inventé la littérature rotative qui tient du miracle de la multiplication des petits pains. » Cette brusque métamorphose en Bernard-l'ermite intriguait le milieu des noctambules parisiens : « En échappant à Paris, j'ai eu de la chance. D'abord, ça m'a permis de survivre. Mais, surtout, j'ai évité les aigreurs de la quarantaine, maladie typique de l'écrivain qui n'a pas franchi les petits tirages de sa jeunesse et qui voit arriver au galop une flopée d'écrivillons qui seraient bien capables, les bougres, de lui dévorer au passage sa maigre pitance. »

Lors de ses années de « couvent », au Colombier, je ne séjournais à La Garde-Freinet que l'été, quand la chaleur, qu'il redoutait, le délocalisait vers la fraîche et humide Normandie, à Équemauville, chez Sagan, au manoir du Breuil : « Endroit idéal pour m'enfoncer dans une existence de larve heureuse. » Aux autres saisons, je l'aurais croisé à la librairie de Cogolin, chez Mitou, la célèbre marchande de journaux et

de tabac de Grimaud où il prenait ses paquets de Craven A, *Le Monde* et, chaque jeudi, son indispensable *Mickey*. Avec moins de probabilité chez Le Pâtissier du Château, puisque, il en convenait, « on ne peut pas boire comme un trou et manger des gâteaux », avec plus de chance à la table des Santons, le restaurant étoilé, en face de la poste. Plus tard, je déclinai une rencontre organisée par ses amis – les miens aussi – Frédéric et Nicole Vitoux, résidents intermittents de Grimaud et, à Paris, Florence Malraux me proposa à plusieurs reprises de nous présenter. J'hésitai et je renonçai. Affaire regrettable de timidité.

En 1999, Raphaël Sorin, son éditeur du moment, republiait chez Flammarion, dans une anthologie sur papier bible, *Géographie universelle*, *Grognards et hussards*, *Les Rats*, *Israël*, *L'Illusion comique*, *Le Dernier des Mohicans*, *La Panoplie littéraire*, *Un siècle débordé* et *Solde*, qui approchait les deux mille pages. Journaliste à *L'Express*, j'écrivis un article conséquent qui me valut ce mot de Sorin : « Superbe article. Impressionnant même. » signé : « Un frankiste comblé. » Je le conservai comme un diplôme.

Raphaël Sorin, l'unique éditeur qu'épargnait son couplet désabusé sur la profession : « Sorin fait partie de ces amateurs en voie de disparition pour qui la littérature ne se limite pas aux écrivains dont la position est plus forte que le talent », notait-il dans *Rêveries*. Raphaël, c'était aussi l'ours grognon de la tribune littéraire du *Masque et la Plume*, où j'avais officié plus de vingt ans et où il étrillait les auteurs marketing. Sorin était un infatigable combattant contre l'oubli de « méconnus considérables » de la littérature. En 2009, sous le titre *21 Irréductibles*, il publiait des portraits souvenirs de ces scandaleusement presque effacés qu'étaient Bernard Frank, Marc Bernard, Eugène Dabit, Louis Calaferte, Henri Pollès et quelques autres... Un bijou pour amateurs.

Pendant les années Grimaud, Sorin rendait-il visite à Bernard ? Connaissait-il Mrs Skelton ? En dehors de sa mère et de Claude Perdriel, Bernard ne mentionnait aucun visiteur au Colombier. Bien sûr, Sagan déboulait à l'improviste de Paris pour sonner l'heure de la récréation et l'enlever, sans laisser au moteur de sa Jaguar le temps de refroidir. Valise bouclée à la hâte, comme un pensionnaire en fin de trimestre, Bernard sautait dans le bolide pétaradant et tous deux

repartaient, pressés d'aller « faire les fous » et de reprendre leurs parties de gin-rami, en se noyant des nuits entières dans l'alcool. Sans préciser de date de retour à la « mère supérieure », qu'il aviserait quelques jours ou semaines plus tard par un télégramme : « Arrive demain matin huit heures. Je t'attends à la gare. T'embrasse. Bernard. » Heure dite, jour dit, Barbara l'attendait sur le quai de la gare de Draguignan. Ce n'était pas Bernard qui relatait ses fugues, mais Barbara Skelton dans *Weep no More (Ne pleure plus)*, ses souvenirs, publiés en anglais en 1989 et qu'elle dédiait : « *To Bernard and Claudine .* » Claudine, la jeune journaliste, grand reporter à *Paris Match* que Bernard épouserait, à cinquante-quatre ans, après sa romance anglaise, et la mère de ses deux filles, Jeanne et Joséphine.

Avant la guerre, Barbara était mannequin chez Schiaparelli. Ses admirateurs la surnommaient « Skeltie, la panthère ». Fantastique, elle conjugait les liaisons tumultueuses, dont une avec le roi Farouk d'Égypte, lors d'une mission au Caire que lui avait confiée le Foreign Office. Skeltie, c'était, selon le terme anglais, « *the knack* » (« le chic »). À Paris, Mrs Skelton descendait à l'hôtel Ritz et, souhaitant se fixer en France, elle achetait Le Colombier, le restaurait et s'y installait, seule, à demeure, entourée de poules, de chats et de chiens. Tel était le résumé des premiers chapitres de *Weep no More* . À celui intitulé « Grimaud », Bernard entra en scène et ne la quittait plus jusqu'au dernier.

Écoutons Barbara : « J'ai connu Bernard chez une amie, Eileen Geist, rue du Bac. Il était allongé sur un divan et fumait un cigare. Lui proposait-elle un whisky, sa réponse fusait : “Volontiers !” Toute son attention était accaparée par lui. Bernard ressemblait à un ourson avec une chevelure laineuse. Il avait écrit déjà plusieurs livres, tous empilés sur la table de nuit d'Eileen. Il habitait chez Françoise Sagan, à un pâté de maisons. Tous deux commentaient sans me prêter attention leur soirée de la veille chez Sagan, quand, brusquement, Eileen s'adressa à moi : “Que fais-tu ce soir, je suis prise et Bernard déteste être seul ?” Plus rigoriste que maintenant, je me défilai, ne souhaitant pas passer la nuit perchée sur un tabouret de bar chez Régine. “Dommage”, dit-elle, et, se tournant vers Bernard, à nouveau ils m'oublièrent. Je le revis à Saint-Tropez, à une fête donnée par Hélène Rochas pour l'anniversaire

de Sagan. À cette époque, Bernard buvait énormément et trébuchait souvent. Il était presque aphasique et quand enfin il s'exprimait, ses propos restaient confus. Une fois, en sortant, à l'aube, d'une boîte de nuit tropézienne avec Sagan et sa bande, Bernard leur faussa compagnie, prit un taxi et se fit déposer au bas de ma colline. Par la fenêtre, je le reconnus qui grimpait le chemin à quatre pattes. »

Ce petit matin-là, embrumé par l'alcool, costume chiffonné, chevelure en bataille, Bernard Frank s'échouait au « couvent » du Colombier et n'en repartirait que douze années plus tard, fêtard repentí.

Barbara se souvenait : « La première fois que Françoise vint chez moi, elle imita un infirme clopinant à l'aide d'une canne. Elle ne reprochait rien mais tentait de manière comique de prévenir son “cher Bernie” du risque qu'il courait s'il ne s'inquiétait pas d'être plus sobre. Quelques mois après, une attaque sévère le frappait et on le transportait en urgence à l'hôpital de Saint-Tropez. » La mise en garde de Sagan ne lui avait servi qu'à la transgresser, sourd également au *Panegyrique de saint Bernard* de son cher Bossuet, qu'il récitait par cœur : « Bernard, Bernard, cette verte jeunesse ne durera pas toujours : cette heure fatale viendra, qui tranchera toutes les espérances trompeuses par une irrévocable sentence. » Par miracle, il en réchappait.

Barbara, toujours : « Sagan et Bernard dégageaient un charme irrésistible. Côte à côte, comme un frère et une sœur, ils me faisaient penser à une paire de perroquets, l'un frêle, blond et volubile, l'autre lourd, brun et laconique. Bernard était caractériel, pas toujours courtois bien que distribuant de fougueux baisemains. Mais il pouvait se montrer paternel, donner de sages conseils et défendre ses amis avec fidélité, sans jamais les juger. Ne l'intéressaient que la littérature et la politique. Aucun autre sujet ne retenait son attention, sauf celui qui le concernait. Il était dépensier et dès qu'il recevait la moindre somme pour des articles, il la dilapidait dans des restaurants luxueux. S'il lui arrivait de façon suspecte de vous complimenter, il se rattrapait aussitôt en vous traitant de *connasse* (en français). Combien de fois ne m'a-t-il pas répété que mes yeux ressemblaient à un banc d'huîtres glaireuses. » Barbara Skelton, même blondeur, même allure, ressemblait à une actrice hitchcockienne, dotée d'un regard vert de

félin qui électrisait. « Bernard avait *bon cœur* (en français). Il savait se montrer sympathique mais pouvait être sadique avec la femme avec qui il vivait. Quand il revenait de Paris, il se mettait au régime. Dans la soirée, nous ne buvions qu'un seul whisky et au dîner, juste un carafon de vin rouge. Avant de passer à table, il s'installait au salon, un verre à la main, et évoquait les femmes qui avaient compté dans sa vie. Je m'asseyais sur le canapé pour l'écouter, séduite. Bernard gardait cette manie de ramener ses cheveux vers ses sourcils en imitant Sagan. Comme elle, il était difficile de le comprendre, non parce qu'il parlait trop vite mais parce qu'il marmonnait. [...] À sa dernière visite, déposant ses valises, Bernard me dit : “Je suppose que tu sais pourquoi je suis ici. Je suis venu finir mon livre.” Sur ce, il grimpa à l'étage pour préparer la chambre de sa mère, qui devait séjourner au Colombier un mois plus tard. Les derniers temps au mas, les soirées étaient si tristes. Pendant que Bernard travaillait, je terminais, seule, les parties d'échecs qu'il avait entamées...

Au lendemain de la mort de sa mère, décédée à la clinique de Gassin, Bernard, bagages bouclés, sur le départ, prononça ces mots : “Pauvre petite maman” et, laissant attendre le taxi, il me suivit jusqu'au poulailler. En refermant la porte derrière moi, il fit demi-tour et dit : “Adieu poules, et merci”, en m'incluant dans ce “poules”. Ce fut la fin de notre histoire. Plus tard, je le revis à une soirée chez les sculpteurs Claude et François-Xavier Lalanne. Il me lança : “J'ai maintenant l'âge que vous aviez quand je vous ai connue. Ne pensez-vous pas que vous avez eu de la chance d'avoir un si jeune amant pendant toutes ces années ?” Et il rejoignit les invités. Je m'enfonçai dans la nuit, pour reprendre ma voiture et repartir chez moi, inondée de tristesse. »

À Grimaud, pendant toutes ces années, Bernard faisait oublier à Barbara son âge, ce soir-là, avec le cynisme d'un gigolo, il le lui jetait au visage.

La fin de *Weep no More* me renvoyait à celle du roman de Sagan, *Aimez-vous Brahms ?*, lorsque Simon, son jeune amant, quittait Paule et qu'elle lui criait, alors qu'il dévalait en larmes l'escalier : « Simon, Simon, maintenant je suis vieille, vieille. » Si Barbara ressentait la déchirure de Paule, Bernard n'éprouvait pas, en apparence, le chagrin de Simon.

Plus tard, Barbara découvrirait, avec émotion, qu'il lui dédiait *Solde* et le lui envoyait, porteur de cette dédicace : « Pour Barbara avec mon affection passée, présente et future. » En 1996, alors qu'il rédigeait sa chronique pour *Égoïste*, il en modifiait l'humeur badine : « Arrivé à ce point, j'appris la mort de Barbara Skelton que j'ai beaucoup aimée. Ce ton n'était plus de mise. »

Dans la postface de la biographie que lui consacre son ami Henri-Hugues Lejeune, écrite en 2006, quelques mois avant sa disparition, Bernard rappelle que les années passées avec Barbara à Grimaud furent de belles années : « Les meilleures de ma vie. »

Le Noël qui suivit sa mort, j'emmenai Florence au Colombier qu'elle ne connaissait pas, ni Barbara. Au début des années soixante-dix, Bernard et Florence traversaient une période d'amitié blanche. Florence, mariée à Alain Resnais, était absorbée par son métier d'assistante-réalisatrice qui la retenait auprès de metteurs en scène aussi talentueux que Joseph Losey, Alain Cavalier ou François Truffaut ; et Bernard, « l'auteur absent de Paris », écrivait, retiré dans les Maures, chez Barbara.

Un soleil d'hiver caressait la maison, le kumquat à l'orée de la terrasse était alourdi de fruits dont une grande partie, tombée à son pied, tapissait le sol en orange. Nous en avons croqué et rempli nos poches, quand j'entendis Florence : « Je vais lui raconter », qui, phrase à peine prononcée, réalisait que Bernard, depuis peu, ne pouvait l'entendre. En quittant Le Colombier, Florence, cette fois à l'imparfait, murmura : « Il choisissait bien », se référant à la fois au Colombier et à Barbara, et ajouta : « Françoise et Claudine aimaient beaucoup Barbara. » Après avoir vendu Le Colombier, Barbara Skelton achetait un appartement à Choisy-le-Roi pour se rapprocher de Bernard et de Claudine. L'amante anglaise désormais parente anglaise de leurs filles, Jeanne et Joséphine ?

Du côté de chez Sagan

Pour certains de ses personnages, Sagan s'inspirait de son « Bernie chéri ». Ainsi le Sébastien de *Château en Suède*, ce frère insupportable et inséparable d'Éléonore. Elle indiquait d'ailleurs, dans *Des bleus à l'âme* : « Éléonore, sa sœur, régnait sur son existence. La vie sans elle, l'alcool sans elle, n'était que de l'eau fade. Bien commode, en vérité, d'être à ce point délimité dans la vie par quelqu'un ». Ou encore le Marc désabusé, dans *Les Merveilleux Nuages*, pérorant : « Madame, je suis arrivé à un âge où l'on ne peut aimer que les gens qui vous font du bien, je ne veux pas dire qui ne vous font pas souffrir, je veux dire des gens qui respectent votre intégrité. Ça vous arrivera un jour. Excusez-moi, mon verre de cognac est vide. » Sagan et Bernard ensemble, Barbara découvrait leur fusion et devinait que quiconque s'y attaquerait s'assurait une défaite.

Qui, de Sagan ou de Frank, écrivait ?

« On a voulu refaire l'enfance. Pas la refaire, qu'elle dure. Voler aux bourgeois leur mode de vie sans les problèmes qui les préoccupent tant, la vie par exemple. Et l'argent. »

« Seuls les excès me reposent. »

« Le plus grand luxe aujourd'hui, c'est de pouvoir perdre son temps. »

« La valeur que j'essaye de respecter, c'est la littérature. »

« Je voudrais avoir dix ans ; je voudrais ne pas être adulte. Voilà. »

« Jouer est une chose inexplicable, une façon de perdre, une certaine façon de vivre. »

À ce jeu, difficile, même au lecteur le plus averti, de commettre un sans-faute.

Françoise morte, en septembre 2004, Bernard conserverait sa chambre au manoir du Breuil. Et Florence confiait : « Au fond,

Françoise aura été la femme de sa vie comme Bernard aura été l'homme de sa vie, en marge de leurs histoires amoureuses. » Flo, témoin majeur, qui les avait présentés l'un à l'autre en 1954, au cours d'un cocktail chez l'éditeur Denoël. Il était déjà Bernard Frank, elle allait être Françoise Sagan. La dédicace de *En soixantaine*, datée du 9 décembre 1996, confirmait l'opinion de Florence : « Ma chérie, ne lis pas ce livre, tu l'as supporté au jour le jour. Et de toute façon, il raconte une histoire désolante : celle d'un jeune homme dont on pouvait attendre le meilleur et qui rencontra sur son chemin une petite peste de dix-huit ans qui l'enchaîna pour la vie. » Un jour de cafard, il constatait : « Je me disais avec mélancolie que, sans Sartre et sans Sagan, la vie serait mortelle d'ennui. »

Sartre et Sagan, nés un 21 juin à trente ans de distance. Cet anniversaire, Bernard le lui chipotait pour rire, et lui proposait qu'ils en échangent la date, estimant qu'il avait tiré une moins bonne carte avec celle de ce 11 octobre le jumelant à François Mauriac, « cette vieille fée cousue de malices ». Françoise lui rappelait, en consolation, que son 21 juin avec Sartre était aussi occupé par le footballeur Platini et l'animateur de télévision Guy Lux...

Sartre et Sagan, amis sur le tard, Bernard n'en prenait pas ombrage : « J'aurais été maladroit à lui couper sa viande comme elle le faisait, je m'y serais pris en garçon... Ils allaient bien ensemble. Deux stars de la littérature qui pouvaient se comprendre. Il y avait chez eux un côté Œdipe et Antigone qui facilitait leurs rapports. » Au cours d'un dîner chez l'avocate Gisèle Halimi, Sartre glissait à Bernard : « Vous verrez, Sagan, ça tiendra le coup ! » Si Bernard parlait avec désinvolture de ces « petits romans à la noix », comme elle-même les qualifiait, il les défendait contre tous. Sans relâche. « Je ne dirai qu'un mot du charme étrange de ses romans en apparence sans mystère. De quoi est-il fait ? De l'adéquation entre l'écrivain et ses pensées. Françoise Sagan dit les choses. Elle n'est pas un Dostoïevski raté, ni Tolstoï, ni Faulkner, ni Malraux, ni Joyce, ce que sont tant d'écrivains ambitieux qui tentent de se vêtir d'habits qui ne leur vont pas. Elle emplit "sa littérature" sans la charger. Elle a la maîtrise de son petit monde. Elle est originale à l'intérieur de ses clichés... En littérature, il

n'y a pas de grands ou de petits milieux. Il y a une façon de leur faire passer la rampe. »

Négligent jusqu'à l'inconséquence, Bernard émiettait ses bibliothèques au gré de ses nombreux déménagements, semait courriers et papiers : « Perdues les superbes lettres dont Chardonne me combla de 1955 à 1962, d'une générosité inouïe, à sens unique », allant jusqu'à égarer dans un déménagement certains chapitres de *Solde*, retrouvés par hasard lors du déménagement suivant, bien après la publication du livre. Mais jamais il n'avait perdu le galet sur lequel Sagan avait peint « Bernie chéri ». Seul trophée auquel il tenait avec son édition de Saint-Simon dans la Pléiade : « Je la serre dans mes bras, je suis l'Avare avec sa cassette. » Aussi, quand, un été, on avait fouillé son appartement, sa seule inquiétude avait été de vérifier qu'on ne lui avait dérobé ni le galet ni les huit précieux volumes : « On n'avait pas touché aux Saint-Simon. Et pourtant, si je cachais des trésors, des secrets d'État, c'est bien dans Saint-Simon qu'ils se trouvaient. » Sagan et Saint-Simon, les deux seuls biens non négociables de Bernard. Qui avait écrit qu'il était un Saint-Simon sans Louis XIV ? Chardonne, peut-être, dans une lettre perdue.

Un Prince de l'understatement

« Il y a la littérature et les femmes, dans cet ordre. J'ai tout le temps vécu entre ces deux pôles : la littérature pour avoir les femmes et les femmes pour avoir la littérature. Je crois qu'on est plutôt choisi par les femmes mais on se donne l'illusion, surtout un écrivain. » Il affichait un détachement et une détermination à ne rien céder aux sentiments. Jamais. « Ne savez-vous pas que les sentiments sont une plaisanterie ? » Jean-Paul Kauffmann, son ami, à un moment intrigué par une des femmes qu'il avait aimées, comme je l'étais par Barbara Skelton, souhaitait en savoir plus : « Une femme que l'on aurait dite sortie d' *À la recherche du temps perdu* , qui s'appelait Marie-Odette de Rochechouart. Je l'avais interrogé sur cette Marie-Odette de Rochechouart, mais là il avait éludé : “Qu'est-ce que tu penses du vin ?” » Kauffmann ajoutait : « Bernard, c'était l' *understatement* . Claude Roy prétendait qu'il existait deux écrivains anglais en France, Diderot et Bernard Frank. Cette réflexion lui plaisait. » Dans *Géographie universelle* , Bernard avouait son penchant pour l'Angleterre : « Une des raisons qui m'a fait accorder de l'attention à l'Angleterre, c'est que ses habitants sont en majorité de confession protestante et j'ai eu longtemps une mythomanie de protestant. Comme j'aurais aimé avoir une mère juive et un père protestant. L'Angleterre me plaisait également pour des raisons de grammaire. » Son premier coup de cœur littéraire datait de l'enfance avec T.E. Lawrence : « *Les Sept Piliers de la sagesse* firent les délices de mes onze ans. »

Concernant Barbara, sa lady anglaise de Grimaud, peu de confidences hormis quelques passages dans *Solde* , en particulier celui où il évoquait son mariage avec Cyril Connolly, que Bernard estimait, sans réserve.

De Connolly, en France, l'on connaissait *Ce qu'il faut faire pour ne plus être écrivain*, ce bréviaire « outrageusement intelligent », aurait

dit Nourissier, sur les mandarins du style, les dandys de l'écriture, les splendeurs et les misères de la littérature. Édité en 1938, tardivement traduit en 1992, dans lequel Connolly encourageait l'attitude adoptée plus tard par le jeune Frank : « Les jeunes auteurs, s'ils veulent parvenir à maturité, ont besoin d'une période de trois à sept ans pour faire oublier leur statut d'«écrivains prometteurs». »

Cyril Connolly, à partir des années trente jusqu'à sa mort, en 1974, domina la critique littéraire de son pays – fondateur et directeur de la revue *Horizon* et longtemps chroniqueur du *Sunday Times* . Pour Bernard, il jouait dans la littérature anglaise le rôle équivalent de Jean Paulhan dans la française et d'Edmund Wilson dans l'américaine. Bernard se sentait complice de Connolly : « J'ai eu cette faveur de le rencontrer au Ritz, à La Closerie des lilas et, dans les dernières années de sa vie, dans la maison de sa deuxième femme, maison de Grimaud, qui est devenue un peu la mienne entre 1967 et 1979... Barbara avait cet air qu'elle prenait toujours quand Cyril était de passage. Et cet air et ces paroles de petite fille n'étaient plus de son âge quoiqu'elle fût beaucoup plus jeune que lui. Et cet air et ces paroles n'allaient pas du tout avec le ton caustique qu'elle avait naturellement. Elle qui n'avait pas peur de grand-chose, je la sentais sur le qui-vive. Comme si elle s'attendait à ce que je profère quelque énormité de malotru à la française. » Barbara avait ses raisons... L'un de ses mauvais jours, en présence de Connolly, pris de colère, Bernard jeta à travers la table du déjeuner, en direction de Barbara, une lourde jatte en grès remplie de crème fraîche...

Barbara choisissait des hommes qui ne ressemblaient à personne mais qui se ressemblaient. Dans *Cyril Connolly, A Life* , la biographie de Jeremy Lewis, malgré les vingt-quatre années qui les séparaient, je découvris que Bernard était la doublure française de ce Britannique francophile, excentrique, ironique, neurasthénique et alcoolique. Impression que confirmait Barbara : « J'ai eu la grande chance d'avoir aimé et vécu avec deux écrivains exceptionnellement talentueux et pleins d'esprit. Bien qu'aucun ne puisse être décrit comme un Adonis, tous deux avaient un énorme succès auprès des femmes mais étaient très difficiles à vivre. Tous deux avaient eu une enfance traumatisante. La mère de Cyril l'avait abandonné pour rejoindre en Afrique du Sud

l'homme qu'elle aimait et Bernard avait dû fuir Paris avec ses parents pendant l'Occupation. »

Les adultes à qui l'enfance a échappé n'ont de cesse de la rattraper. Connolly et Frank étaient deux hommes-enfants, deux hommes-enfants terribles, gâtés par Barbara. Cyril Connolly conservait un visage joufflu qui le faisait ressembler à un vieux bébé. Bernard et lui partageaient les mêmes passions : la littérature, les femmes, l'alcool. À l'image de Bernard, Cyril était devenu par son troisième mariage le père tardif et attentif de deux enfants. Comme Bernard, Cyril possédait l'humour dévastateur des sceptiques. « Aucun comique ne lui arrivait à la cheville, néanmoins, il détestait se dévoiler en public et ses plaisanteries étaient réservées à un cercle restreint. Le rire de Cyril masquait un fond de mélancolie que trahissait une voix douce et triste et qui prenait sa source dans son enfance solitaire et les affreuses conventions d'une éducation guindée », rappelait son ami Ian Fleming, le père de *James Bond*. Connolly avait d'ailleurs écrit *James Bond tourne casaque*, un pastiche qui enchantait Fleming – à lire dans la collection « Le Promeneur » chez Gallimard. Traducteur d'Alfred Jarry, chevalier de la Légion d'honneur, commandeur de l'Empire britannique, membre honoraire de l'Académie américaine, de peur de crouler sous ces titres honorifiques, Connolly écrivait en 1960 une nouvelle farfelue dans laquelle il se réincarnait en beatnik, inédite en France jusqu'à sa publication, toute récente, dans la *Revue des deux mondes*. Éduqué au collège aristocratique d'Eton, étudiant à Oxford, ses camarades d'études s'appelaient George Orwell et Evelyn Waugh. Songeant à sa postérité, Cyril recommandait : « Soyez toujours aimable avec les plus jeunes, car ce seront eux plus tard qui écriront sur vous. » Snob, il fréquentait le groupe de Bloomsbury, dont le phare était Virginia Woolf, qui aurait été la « tasse de thé » d'un Bernard, tout aussi snob, quand elle écrivait en février 1930, dans son *Journal* : « Mon esprit travaille quand je paresse. Ne rien faire est souvent pour moi la voie la plus profitable. » Connolly, critique, se voulait l'héritier de Sainte-Beuve, Bernard, lui, se réclamait d'Albert Thibaudet, attristé qu'on ne lui comptât d'autre disciple. Ce qu'il aimait chez Thibaudet, c'était sa liberté de critique : « Thibaudet pouvait s'essayer sur les écrivains, les humer sans être obligé de conclure ou de juger. »

Aujourd'hui, il serait comblé que Gallimard, qu'il conjurait dans une chronique du *Matin* de 1981 de republier les *Réflexions sur la littérature*, l'ait enfin entendu en les réunissant en 2007 dans un volume Quarto que *Le Nouvel Observateur*, son journal, recommandait par cette injonction de Mona Ozouf : « Cet été, lisez Thibaudet ! » Je m'exécutai et compris ce qui unissait Frank à Thibaudet, ces deux amoureux des maisons pourvues d'une cave et d'une bibliothèque, « les deux puissantes ailes de la spiritualité et de la culture », selon Thibaudet. À la mort de Thibaudet, Bergson, son ancien professeur, écrivait : « Thibaudet connaissait spécialement tout ». Malgré des divergences, leur passion pour Proust animait leurs déjeuners de gourmets chez La Mère Michel, ce bistrot parisien de la rue Rennequin réputé pour son beurre blanc, une des toquades culinaires de Cyril, que Bernard lui avait fait découvrir. Cyril Connolly en Angleterre, Bernard Frank en France, chacun régnait sur un cercle de lecteurs inconditionnels de « connollystes » et de « frankistes ».

Trente ans après Cyril Connolly, même mois de novembre, même panne de cœur, Bernard Frank filait à l'anglaise.

Sale Youpin !

Barbara évoquait une enfance traumatisante, tandis que lui regrettait de n'avoir pu y finir ses jours, ce qui lui aurait épargné l'incongruité de la condition d'adulte : « L'enfance est un piège. S'il n'y avait pas l'enfance, personne n'accepterait de vivre. De mener cette vie de con qu'est une vie d'homme. Passer sa vie à travailler avec, pour seul salaire la mort au bout. Il y a une issue. Et elle est dans la littérature. »

À dix ans, pourtant, l'Histoire l'attendait au tournant et renversait dans le fossé son insouciance enfantine. Bernard Frank, et Gilles Jacob, mon plus proche ami, et Claude Lanzmann et tant d'enfants de ces funestes années s'étaient endormis un soir petits Français pour se réveiller, un matin, petits juifs. Sans comprendre la signification de ce « sale youpin ! »

« En classe de cinquième, quand mes camarades riaient à l'idée que j'étais juif, ce n'était à leurs yeux guère plus grave que de demander à Poirier s'il avait des poires ou à Charles de Gaulle s'il était la Gaule ou la France. Poirier n'a pas cru qu'il était un arbre à fruits, mais la preuve est donnée que de Gaulle s'est pris pour la France et quant à moi, mieux vaut ne pas en parler. » Bernard quittait Paris avec ses parents pour se réfugier à Vic-sur-Cère, dans le Cantal, où il resterait six ans. Et jamais il ne saurait que Jeannette Baladier, la petite fille auvergnate qui partageait ses jeux, s'appelait depuis un demi-siècle Jeannette Jacob. Gilles, lui, reclus pendant deux années à l'hôtel Ermitage à Nice, serait ensuite recueilli avec son frère jusqu'à la fin de la guerre dans un couvent du massif de la Chartreuse. Dans *La vie passera comme un rêve*, Gilles Jacob raconte sa traque, Claude Lanzmann, gibier chassé lui aussi, évoque, dans *Le Lièvre de Patagonie*, son exode, également en Auvergne, à Brioude. Autre enfance saccagée, au même moment, au même âge, pour la même

raison, celle de Florence, sa douce Flo, s'échappant avec sa mère, Clara Malraux, née Goldschmidt. Clara cumulait le double danger d'être juive et résistante. Clara, femme hors série, dont le courage franchissait les frontières de l'inconscience. Florence précisait avec sérénité : « Simplement, il ne fallait pas être sa fille. » Florence, qui ferait republier le livre de sa mère, ... *Et pourtant j'étais libre*, le récit de leur cavale, dans la collection préférée de Bernard, « Les Cahiers rouges », chez Grasset. À peine l'avait-il relu que Bernard lui faussait compagnie.

Après la guerre, s'il parlait avec Florence de littérature, c'était avec Clara que Bernard évoquait sa judéité : « Nous bavardions depuis longtemps, Clara Malraux et moi, dans son petit appartement du square Albin-Cachot, quand Clara me dit : “Je crois, cher Bernard, que le fait d'être juif nous a enlevé, sans que nous ayons eu le temps de crier ouf !, notre mauvaise conscience !” » Cette déclaration l'éclairait sur lui-même : « Me concernant, la boutade de Clara prenait un sens précis. Enfin, je tenais la raison de cette prodigieuse indifférence qui m'épouvante et qui me fait penser que s'il n'y avait pas eu la littérature, je n'aurais jamais eu de sentiments, j'aurais été un monstre. » Sans doute, mais Flaubert, Normand et catholique de souche, ne disait rien d'autre dans deux lettres adressées à Louise Colet, datées du 8 octobre 1846 et du 26 juillet 1852 : « Tu me dis que j'ai aimé sérieusement cette femme, cela n'est pas vrai. — Seulement quand je lui écrivais, avec la faculté que j'ai de m'émouvoir par la plume, je prenais mon sujet au sérieux, mais *seulement pendant que j'écrivais*. Beaucoup de choses qui me laissent froid ou quand je les vois ou quand d'autres en parlent, m'enthousiasment, m'irritent, me blessent si j'en parle, et si surtout j'écris. » « Oui, c'est une étrange chose que la plume d'un côté et l'individu de l'autre. » Juif ou non, hors la littérature, point de sentiments ? « L'écrivain est cette bizarre machine qui a troqué ses sentiments d'homme contre un style. Nous parlons mal de l'amour, de la guerre, de la mort des nôtres. Nous n'avons de compétence sur rien, mais nous sommes les seuls à pouvoir donner une forme à cette incompétence qui nous distingue. » Et d'ajouter : « Je suis juif, je serai donc écrivain. » Frank assénait cette profession de foi avec la vigueur d'un Victor Hugo : « Je veux être Chateaubriand ou rien. » Victor serait

Hugo, Bernard serait Frank. Un juif à l'écart, un écrivain à la marge. Dans la langue américaine, il existe un mot, celui de *maverik*, qui désigne l'animal qui se dissocie du troupeau. Frank était bien ce *maverik* : « Je ne pourrais pas supporter d'être juif parmi les juifs, content de l'être. Fou d'angoisse à Tel-Aviv, je finirais par devenir arabe. » Au-delà de son humour de défense – « Les seules personnes qui pourraient être antisémites, ce sont les juifs, à la rigueur, puisque eux seuls ont subi les inconvénients de l'être » –, à la recherche du juif qu'il était, il écrivait *Israël* .

OceanofPDF.com

Juif. Quel juif ?

« Je crois que j'avais compris : j'étais comme tous les juifs français, un juif imaginativement juif et réellement français. Mais de se dire, de s'affirmer français pour un juif est un pléonasme ou une vulgarité. Les Français qui se vantent d'être français sont des Français dangereux, des malades. Ils vivent eux aussi la France comme un imaginaire : seulement cet imaginaire-là est agressif et conduit, les circonstances aidant, à la délation et au meurtre. Tout au contraire, faire semblant d'être juif alors qu'on ignore tout du judaïsme et qu'on n'a nulle envie de devenir citoyen d'Israël reste un bon révélateur de la bêtise des autres et un moyen de lutter contre la sienne propre. » De l'avis de Raymond Aron de la difficulté d'être juif pour un juif français, non religieux. Aron lui expliquait : « Ma judéité ? Pour dire la vérité, je suis incapable de définir la spécificité de ce qui en moi est juif. Ce qu'il y a de choix, c'est d'un côté la citoyenneté française et, en second lieu, de ne pas rompre le lien avec les autres juifs dans le monde, et, en même temps, avec les Israéliens. » À la question de savoir pourquoi il ne voulait pas rompre ce lien, Aron répondait : « Au bout du compte, je ne le sais pas moi-même. Je sais que je ne le veux pas... » Frank renchérisait : « Ce qu'il faudrait dire peut-être, c'est que les juifs français, les juifs allemands, comme tous les juifs d'Europe occidentale, n'étaient pas du tout préparés à être juifs, s'ils n'étaient nés, disons pour simplifier, entre 1900 et 1933. Pas plus qu'un brave amateur de football n'est préparé à se faire massacrer dans un stade où il était venu en innocent spectateur. »

Juif sans être sioniste. Israël incarnait pour une certaine part le dernier des ghettos. Dans *Un siècle débordé*, il échafaudait un plan subversif qui assurerait la survie sans cesse menacée du peuple juif : « Si Dieu n'existe pas, dans un siècle, tous ces juifs rassemblés, fatigués d'entendre les trompettes de Jéricho vanter les mérites du Coca-Cola,

se demanderont dans la lassitude ce qu'ils font ensemble et rejoindront leurs pays d'origine, laissant au désert et aux sauterelles arabes le soin de recouvrir et de dévorer ce qui fut le plus beau des clubs de la Méditerranée jamais construit. Les juifs se diront qu'ils ne peuvent pas rester collés les uns aux autres pour combler quelques centaines de rabbins ou pour le plaisir douteux de s'affirmer juifs comme d'autres, durant des siècles, se sont affirmés français. » Conscient de son audace, Bernard notait en bas De page : « De quoi je me mêle ? Si les juifs veulent rester en Israël, c'est bien leur droit. » Quelques années plus tard, le romancier juif américain Philip Roth, imprécateur de l'ultra-sionisme, le rejoindrait sur cette thèse quand, dans son roman *Opération Shylock*, il soutenait : « Je consacre tout mon temps au mouvement pour le retour des juifs en Europe. » Ce qu'il appelait le *diasporisme* l'opposant au sionisme, ce suprême danger pour les juifs : « Il faut sauver la vie des juifs, absolument et à n'importe quel prix. Et pour cela, il faut mettre hors d'état de nuire le pays qui fait peser la menace la plus lourde sur la vie des juifs aujourd'hui – et ce pays c'est Israël », concluait-il.

Raphaël Sorin affirmait qu' *Israël* était pour Bernard le texte auquel il attachait le plus d'importance. Jacques Brenner, critique redouté des décennies cinquante et soixante, s'enthousiasmait : « *Israël*, le livre le plus heureux – non certes le moins désespéré – et le plus libre que nous ait offert la nouvelle génération d'écrivains. »

« Mais qu'est-ce qu'un juif ? Personne n'en sait rien. Enfin, on en parle. » Question d'autant plus aiguë que celui qui la pose s'appelait Pierre Drieu la Rochelle, écrivain collaborateur et antisémite, directeur de la *NRF* sous l'Occupation. Ce serait donc en écrivain, avec *La Panoplie littéraire*, que Bernard Frank lui répondrait par ces deux corollaires : « Qu'est-ce qu'un antisémite ? » « Qu'est-ce qu'un collaborateur ? » Frank, tel un praticien, auscultait l'esprit malade de l'antisémite, la nature chancelante du collaborateur et établissait son diagnostic critique et clinique : « On aima le pâle Drieu d'abord pour sa pâleur. Bref, Drieu possédait au complet la panoplie littéraire idéale. Qu'est-ce qu'une panoplie littéraire ? Une série d'attitudes dans lesquelles l'écrivain se complaît, un miroir qui l'avantage, des faiblesses qui sont des charmes, un duveteux pour l'intelligence.

Démontons ce jouet. » Son étude du cas Drieu inspirait à Angelo Rinaldi, l'autre indomptable du journalisme littéraire, cet éclairage en clair-obscur : « La tendresse de Frank pour Drieu la Rochelle est sa propre tentation de l'échec née d'un désespoir que ne dissimule pas toujours sa verve de chroniqueur. » Le désenchantement jusqu'à l'écœurement d'un Drieu, qui se disait né « mélancolique et sauvage », séduisait Bernard qui jugeait ses livres « curieux mais ratés ». Le malentendu et le malaise que Drieu dégageait suscitaient chez lui un sentiment ambigu. Rinaldi n'avait pas tort. Le personnage l'attirait, qui dès le départ de sa vie jouait déjà à la mort, avec dans *Récit secret*, son plus court texte mais le meilleur aux yeux de Bernard.

En 1958, dans *France Observateur*, Bernard Frank réexaminait le malade Drieu au cours d'une conversation quadrangulaire avec Jacques Chardonne, Emmanuel Berl et Brice Parain : « Il me semble que l'on n'a pas assez parlé de la paresse de Drieu. On peut être paresseux et écrire trente livres. Il suffit de remâcher la même chose, sans se décider à la cracher une bonne fois pour toutes. Vous ne pouvez pas comprendre l'antisémitisme de Drieu sans sa paresse. » La paresse de Drieu était au regard de Bernard Frank une pathologie, une perversion : « Ce qui meut un paresseux, ce sont les humeurs. Les humeurs sont le gouvernail de l'imaginaire. Un jour, Drieu, qui avait des humeurs presque femelles, en eut assez de son petit monde : de Berl, de ses romans, de ses idées, de lui-même, une sorte d'exaspération devant tout ce bavardage inutile, ce pilpoul. Comme il se supportait à la fois très bien et très mal, il a pris l'envers de la même chose. De philosémite, il est devenu antisémite. »

Après deux tentatives, Drieu réussit son suicide en 1945. Un suicide contient toujours un message codé : « Qu'il l'ait voulu ou non, il a introduit dans notre jugement, par son suicide, un recul. » Son autojustice sauvait Drieu de l'épuration, lui épargnait le bannissement de ses confrères. Son suicide tourmenterait les uns, culpabiliserait les autres. Pour Mauriac, Drieu demeurait « ce jeune homme qui n'a pas su mûrir ». Sartre déclarait : « Drieu la Rochelle s'est trompé mais il était sincère. Il l'a prouvé. » Malraux se frappait la poitrine : « Quand on croit que, de Drieu ou de Malraux, le grand écrivain était Malraux et le raté Drieu, on se trompe. Drieu avait infiniment plus le sens de la

littérature que moi. Il aurait écrit d'admirables Mémoires. Ç'aurait été son grand livre. » Commentaire commenté par Frank : « Ce qui m'amuse, c'est que, à travers Drieu, Malraux songeait sans doute à lui. » Pas faux ! Ses *Antimémoires*, Bernard s'y promènerait avec délice : « Les six cents pages de Malraux, c'est la fraîcheur, la brise même de la littérature. »

Au sujet de Drieu, le plus choqué restait Emmanuel Berl. Berl et Frank, que Malraux, avec audace, clonait. Le jour où Florence lui avait fait lire *Géographie universelle*, Malraux tranchait : « C'est le nouveau Berl. » Le jeune Frank prit de haut ce certificat de conformité. Cabré, il rétorquait : « La comparaison Berl-Frank, qui m'avait été et me serait appliquée comme un vieux cataplasme, ne me flattait pas. Pour un peu, je l'aurais qualifiée d'antisémite ! » Pourtant, Emmanuel Berl, le Figaro de notre littérature, disait-il, le charmait : « Achetez Berl, munissez-vous d'un crayon et, comme dans votre jeunesse, soulignez dans son livre les "bonnes phrases". L'ennui, avec Berl, c'est qu'il ne reste pas de blancs. » Dans pareil exercice, l'ennui, avec Frank, c'était qu'il ne restait pas non plus de blancs. La maladresse de Malraux revenait à le comparer à un âge où Frank se voulait incomparable. Lors de la publication de *La Panoplie...*, Berl, à qui La Table ronde avait commandé un article, invitait le jeune Frank à déjeuner au Véfour de Raymond Oliver. Ils étaient ensuite montés prendre le café dans l'appartement de Berl au Palais Royal, et Frank lui asséna avec une outrecuidance de prétendant : « C'est bon, vos livres, mais vous ne vous y enfoncez pas assez. La littérature, ça doit être une terre, sinon, c'est l'ennui. » Tout en gentillesse, Berl répondait : « Oui, vous avez peut-être raison. J'ai fait ce que j'ai pu. Ce n'est pas si simple. » Et, paternel, il le mettait en garde : « Je n'aimerais pas que vous commettiez les mêmes erreurs que moi. Vous avez vingt-neuf ans. Et après ? » Bernard, agacé par ses conseils, en restait là : « Les jérémiades de Berl me laissent froid. Bref, le courant ne passa pas. » Avec le recul, il apparaissait chez Bernard un regret de cette rencontre manquée : « C'est avec Modiano que Berl trouva son jeune homme. Il est vrai qu'il est plus facile d'être un grand-père qu'un père et un petit-fils qu'un fils. Et puis Modiano était la séduction même et son amour des vieillards presque un attentat aux bonnes mœurs. Pour me

consoler, Pierre Nora me dit un jour : “C'est par dépit devant tes bouderies, tes négligences que Berl s'est entiché de Modiano.” »

Des années plus tard, en effet, dans *Interrogatoire*, le recueil d'entretiens entre Emmanuel Berl et Patrick Modiano, c'était à lui que Berl, à jamais endeillé par Drieu, confessait : « Son suicide restera pour moi un grand remords. Quand j'y réfléchis bien, je m'aperçois que Drieu a été beaucoup plus généreux avec les autres que les autres avec lui, et que, au fond, nous n'avons rien fait pour le retenir. Il a sauvé Paulhan des griffes de la Gestapo et Paulhan, lui, n'a pas pu l'empêcher de se suicider... Ni Malraux, ni moi, ni ses anciens amis ne nous sommes interposés entre lui et le déclenchement des poursuites qui provoquèrent son suicide. » Et il enchaînait : « Il y eut cette chronique de Jacques de Lacretelle qui vantait les jeunes Spartiates qui, eux, ne rataient pas leur suicide et qui finissait par : “N'est-ce pas, Drieu ?” Chute mortelle ! Tout suicide intègre une dose de meurtre. »

En 1992, Drieu le suicidé serait victime d'un second meurtre, littéraire cette fois, lors de la publication de son *Journal*, qui ferait dire à François Nourissier : « J'en serais sans doute resté là, figé dans l'indulgence envers une légende nuageuse et surtout paresseuse, si paresseuse ! Si n'avait paru le *Journal*, jusque-là inédit. Ce fut une révélation d'incrédulité et de dégoût. Ainsi, le vrai Drieu était cet homme-là ! Ce faux Rebatet, ce sous-Céline aux délires racistes les plus fougueux. » S'il en avait pris connaissance à l'époque de *La Panoplie littéraire*, Frank se serait-il retenu de lancer : « Drieu s'est vraiment tué trop vite » ?

Le fantôme de Drieu le hantait. Jusqu'à cette matinée de septembre, plus de trente ans après la mort de Drieu, où, au marché de Saint-Tropez, Place des Lices, en achetant le miel de lavande de ses petits déjeuners au Colombier, son attention fut attirée par le stand d'un bouquiniste : « J'aperçus une pile de vieilles *NRF* que je feuilletai. J'acquis le numéro daté du 1^{er} février 1935. Au sommaire, Claudel, Fargue, Jean Prévost et des chroniques d'Alain, d'Albert Thibaudet et de Ramon Fernandez. En fait, c'est un article de Drieu la Rochelle, *L'Homme mûr et le jeune homme*, qui m'avait décidé. J'ai publié, il y a

trente ans, un essai sur cet écrivain et, en spécialiste, je considère comme une offense tout texte de lui qui m'a échappé. »

Le bouquiniste du marché existait toujours, le mercredi à celui de Cogolin, le samedi à celui de Saint-Tropez, et toujours il vendait d'anciennes *NRF*. De temps en temps, je lui en achetais, en particulier ce numéro 202 d'octobre 1969 qui publiait une nouvelle inédite de Jean Rhys, *Qu'ils appellent ça du jazz*, avec en mémoire la définition poignante de Bernard Frank qui donnait envie de s'y précipiter : « Jean Rhys, c'est comme ces disques de Nègresses qui suppriment la douleur d'exister. » Là encore, mais pour des motifs bien éloignés de ceux qui l'attiraient vers Drieu, Bernard Frank voulait tout connaître de Jean Rhys et, pour cela, il interpellait les éditeurs : « Avant de disparaître, dépêchez-vous de traduire tous ses romans, toutes ses nouvelles, j'ai tellement de mal à lire l'anglais et j'ai tellement envie d'entendre sa voix. » Comme à un autre moment il les rappelait à l'ordre pour qu'ils traduisent les romans de Cyril Connolly, son complice pickwickien.

La littérature, c'est beaucoup plus que la littérature.

L'Auvergne, terre promise pour la culture du chroniqueur, berceau du mémorable Alexandre Vialatte qui publiait dans *La Montagne* ses irréfutables chroniques entre 1952 et 1971 en les concluant par son légendaire : « Et c'est ainsi qu'Allah est grand ! » L'Auvergne, refuge de la famille Frank pendant toute la durée de la guerre, à une époque où le jeune Bernard ignorait encore qu'il prendrait plus tard et ailleurs avec panache la relève d'un Vialatte dans cet exercice si singulier, la chronique. C'était là, au cœur de cette Auvergne protectrice, entre 1939 et 1946, alors qu'il se battait les flancs au lycée d'Aurillac, que naîtrait sa boulimie de lecture qui le distrairait de la morosité scolaire : « On sait peut-être que l'enseignement du français tel que nous le subissons dans les classes n'a d'autre but que de “gâcher” des chefs-d'œuvre à la petite journée et cela pendant des années, de telle sorte que plus rien ne nous étonne et que la littérature, dans son ensemble, soit complètement désamorcée quand nous arrivons à l'âge d'homme. » Son indiscipline le poussait à dévorer tout ce qui était hors programme. Cette instruction buissonnière le sauverait, au même titre qu'un autre cancre de son âge, François Truffaut, se sauverait en séchant, lui, ses cours, pour se faufiler, spectateur clandestin, dans les cinémas permanents de son quartier. Bernard, dans son Cantal privé de salles obscures, disposait, lui, sans interdit de la bibliothèque paternelle : « Giraudoux et T.E. Lawrence avaient été mes deux cachettes favorites pour éviter l'Occupation [...] Et aussi Michelet et son *Histoire de la Révolution* . » Tout y passait, et de là datait sa première rencontre avec Sartre : « Mon père m'a fait découvrir Sartre qui accompagna la difficile fin de mes études secondaires. Je ne foutais rien. » Plus tard, il déposerait au 42, rue Bonaparte, chez Mme Mancy, sa mère, le manuscrit de *Géographie universelle* . Boris Vian, « un type très gentil », lui refilerait le mot de passe, le téléphone de Sartre (Danton 92.84), et Sartre le recevrait dans

son bureau enfumé avec sa coutumière bienveillance : « Vous n'avez rien à dire, comme tous les jeunes gens, mais c'est bien. C'est bien parce que vous mentez. Et c'est méchant. Vous avez raison d'être méchant. » Sartre, perspicace, poursuivait : « Mais comment vous dire de travailler puisque vous écrivez pour ne pas travailler ? » Cette visite au maître que tout débutant sollicitait dans l'espoir d'un adoubement, Bernard rendait grâce à Sartre de l'avoir transformée en une entrevue divertissante : « Sa conversation avait la vertu supposée de ces plantes que l'on recommande aux grands nerveux, elle rendait euphorique. » Sartre se montrait beau joueur face à ce flemmard qui entendait le rester. « J'ai eu pour Sartre une passion maniaque. » Dès lors, pour ne pas en dépendre, après avoir écrit dans *Les Temps modernes* quelques articles dont le fameux *Grognards et Hussards*, il s'obligerait à le décevoir. Sans espoir de l'éblouir, il ne voyait d'autre alternative : « Comme envers tous les êtres pour qui j'ai éprouvé des sentiments déréglés, ne pouvant satisfaire la soif de louanges que j'aurais voulu qu'il me décernât, je préférerais me perdre à ses yeux. » Ni Dieu ni maître, Bernard Frank lançait alors un pavé dans la mare, *Les Rats*, destiné à éclabousser Sartre. Bravache, il clamait : « Sartre était peut-être un chapitre de la littérature. J'en serai un autre ! » Et Simone de Beauvoir, lauréate du prix Goncourt, en serait le dégât collatéral, quand Bernard torpillerait *Les Mandarins* : « *Les Mandarins* sont un roman fatigué écrit par une personne fatiguée. Cette fatigue, surprise dès la première ligne, je la retrouve à la quatrième, les ratés se multiplient... Le labeur ne crée pas le romanesque et *Les Mandarins* sont plus un roman gauche qu'un roman de gauche. » C'était, pouffait-il, « ses méchancetés de surface », et il enfonçait le clou : « Dire du mal d'un livre, c'est une façon de s'attacher à lui », tel le Sartre qui, après son exécution de Camus, déclarait : « Une brouille, c'est une autre façon de vivre ensemble. » Sartre reviendrait en grâce avec *Qu'est-ce que la littérature ?* plus encore avec *Réflexions sur la question juive*. « La thérapie sartrienne, je l'ai goûtée à l'arbre et jusqu'à l'exultation dans ses *Réflexions sur la question juive*. C'est un des livres les plus heureux de Sartre. Sartre, avec un rare bonheur d'écriture, renoue avec la tradition des moralistes français du XVII^e

siècle. Aussi bien le Pascal des *Provinciales* que le La Bruyère des *Caractères*. La destruction des comédies s'en donne à cœur joie dans ce petit livre. » La littérature et la question juive, deux thèmes obsessionnels et interdépendants pour Frank : « D'être juif m'a révélé ma littérature... Faux et vrai juif. Comme une éruption à dix ans. Littérature et littérature française et juif de circonstance. C'est la littérature qui a fait le juif. Et c'est le juif qui a fait la littérature. Et puis le juif a enlevé de son sérieux à la littérature. Et la littérature de son sérieux au juif. Dans les deux cas, on en venait à se tapoter le menton. À douter. À laisser tomber. » Lucide sur son diagnostic : « Pour employer le jargon de la psychanalyse, ma névrose juive m'est bien commode : c'est un garde-fou. »

Hors champ, réfractaire à toute chapelle, à tout clan, il cultivait ce paradoxe d'en inventer un, *Les Hussards*, devenu un label. Sous cette bannière il embrigadait Antoine Blondin, Roger Nimier, Jacques Laurent, Michel Déon, Félicien Marceau, la jeune garde littéraire de droite. Des insolents trop bien élevés, que parrainaient les mandarins Chardonne et Morand, et sur lesquels lui faisait ses griffes : « L'ennui avec Antoine Blondin, c'est que quand on en a lu une page, on a aussitôt envie de lui dire : "Arrêtez-vous. Vous êtes reçu avec vingt sur vingt et les félicitations du jury". »

Électron incontrôlable du journalisme, Frank désertait les conférences rédactionnelles, ne se rattachait à aucun service, ne suivait que son bon vouloir. Libre chroniqueur comme on était libre penseur : « Le chroniqueur est le délégué du temps. Tout lui est permis. » Étudiant, déjà il sautait la case *Jeunes* : « Je n'avais qu'un désir : fuir la Sorbonne, les cafés du quartier et mon âge. » Abonné absent des cercles littéraires : « Je ne pensais pas grand bien, avant de m'y frotter, du monde de l'édition. Ce ne fut pas de le voir de plus près qui changea mon opinion. » Il était l'introuvable des académies, l'absent des comités de lecture, le dissident des colloques et des débats. S'il appartenait à deux jurys littéraires, celui du prix Novembre, rebaptisé Décembre, et celui du prix Jean Freustié, c'était, pour le premier, au nom de son caractère d'indépendance qui le distinguait des prix manipulés par le trio des grands éditeurs, prix qu'il surnommait *Galligrasseuil* et, pour le second, par une fidélité d'amitié à Jean

Freustié, son camarade à l' *Observateur* . Rien de l'homme de lettres, tout de l'animal de littérature. Son refus de toute laisse indiquait sa préférence pour les chats. Plus que tout, il évitait la fréquentation des plumitifs glosant sur leurs productions, leurs projets, leurs tirages, ces obscénités égotiques : « C'est que, pour l'homme de lettres, bavarder sur son œuvre, c'est la récompense du métier. » Lui vivait en autarcie, dans le compagnonnage des grands disparus : « La vraie littérature, les écrivains morts sont notre refuge, notre paix intérieure, notre prière du soir qui nous console de la petitesse de nos contemporains », respirant sur les cimes de l'Olympe avec Saint-Simon, Montaigne, Diderot, Proust, Constant, Stendhal et Bossuet : « Ah, vivre un mois avec Bossuet. Relire ses *Oraisons*. Voilà un écrivain. Un grand. Pas un geignard, un mal foutu, un sang de navet. » Une envolée à la Léautaud, qui ne donnait pas non plus dans l'admiration facile. Amateur de vins millésimés, en littérature Bernard ne goûtait que de grands crus. Critique, il gardait ce cap : « Ma vraie nature, c'est l'étude des grands écrivains morts... Le contemporain est en critique le sujet le plus aride, le plus ingrat qui soit. Je ne vous en conseille pas la culture. » Disciple d'Anatole France pour qui n'était bon critique que celui qui « raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre ». Par précaution, il prenait ses vacances au mois de septembre afin d'échapper aux crues toujours plus débordantes des rentrées littéraires. Dépourvu de l'instinct du chasseur qui débusquait les talents en germe : « Le nombre de bons livres qui ont été écrits depuis des siècles et qui n'ont pas été lus ou de manière négligente par des gens qui achètent des crottes modernes parce que cela vient de paraître. Si j'étais Gauleiter de l'édition, je vous jure qu'on n'entendrait plus les critiques se plaindre d'être surmenés. » Sans mauvaise conscience, absous par l'argument de Clara Malraux, il dédaignait les jeunes pousses. « Les quelques jeunes gens que j'ai reçus m'ont agacé, effrayé. » Deux exceptions : Éric Neuhoff et Patrick Besson, bébés hussards dont les assauts de plume l'égayaient. Besson n'était-il pas, chroniqueur, l'héritier d'un Frank quand, dans *Le Point*, en avril 2009, il écrivait : « Ça a dû être une sacrée journée pour James Joyce, celle où il a fini *Finnegans Wake* ... » Et Neuhoff, cadet inconsolable qui sanglotait dans sa préface à l'édition posthume des chroniques du

Monde , 5, rue des Italiens : « Nous serons quelques-uns à avoir vécu dans un monde où existait un Bernard Frank. »

Un monde sans lui, à l'image aujourd'hui pour nous de celui d'hier pour lui, sans Sartre et sans Sagan. Mortel d'ennui.

OceanofPDF.com

La vie absente

« Ni l'envie de vivre, ni l'envie de mourir... Pas Balance et Scorpion pour rien », remarquait-il. Telle était sa nature humaine. L'alcool en antidote à son atonie : « Il me semble que si j'ai tant bu dans ma vie, c'était pour vaincre mes frayeurs de jeune fille. » Au même titre que la littérature, l'alcool méritait toute sa considération. Il lisait sans retenue, jamais n'importe qui, il buvait sans retenue, jamais n'importe quoi. Moins encore avec n'importe qui : « Déjeunant avec une éditrice flanquée de son avocat, j'appris que le meursault rouge 1981 que nous buvions était un vin de la Loire ! Je quittai la table de saisissement. Un écrivain ne peut confier ses élucubrations à des ignorants pareils. » Son respect du vin était l'une de ses affinités avec Jean-Paul Kauffmann, érudit en la matière et fondateur de *L'Amateur de bordeaux*, élégante revue d'œnologie, hélas disparue, dont je conservais la collection. Dans *La Maison du retour*, Kauffmann remarquait que le vin était « la seule matière vivante qui devenait délectable en vieillissant », en cela frère de la « haute » littérature qui franchissait les siècles. Bernard était par ses origines maternelles plutôt bordeaux, marquant un faible pour les saint-julien. Disciple des connaisseurs, de surcroît s'ils étaient écrivains : « Malraux a lancé le pétrus, du moins l'idée qu'il était le premier des bordeaux. Il avait une prédilection pour les blancs de Provence du domaine Ott. Je les adoptai aussitôt. » Sur son conseil, je ne regrettais pas d'accompagner parfois le roquefort d'un gewürtztraminer. À mon tour, je suivais les recommandations des écrivains dégustateurs. Jim Harrison me convertissait au bandol rouge quand dans *En marge*, son autobiographie, il recommandait sa préférence, du domaine Tempier : « J'ai sans doute goûté à une cinquantaine de caisses de ce bandol, vous devez me faire confiance. » Toute confiance en Big Jim, le plus rabelaisien des écrivains américains, je visitai Tempier et j'en rapportai

deux caisses du millésime 2002. Aujourd'hui, si Bernard n'était pas seulement mon voisin disparu dans Les Maures, j'aimerais l'ouvrir avec lui, maintenant que l'heure est venue de le boire. Peu champagne, ce liquide trop facilement festif, il en scellait le sort : « Il n'y a que Krug et Bollinger qui m'aillent... De toutes les façons, je n'ai jamais fait qu'assez peu de cas de cette boisson gazeuse. Il faut toujours en avoir une dans son Frigidaire comme on a de l'Alka-Seltzer ou de l'Upsa dans son armoire à pharmacie. » Lui plaidait pour le xérès : « Les Français le boudent mais c'est l'un des meilleurs vins du monde. Stendhal n'avait pas tort de maudire notre vanité bourgeoise. Les Anglais, qui ne peuvent rien faire comme tout le monde, ont ridiculisé le xérès en le baptisant sherry : comme s'il s'agissait de leurs toutous ou de leurs bonnes femmes ! Voilà un vin noble par excellence, réduit à l'état d'esclavage. » Va pour le xérès ! Plus costaud, le *rob roy* ... « Au bar du Relais-Plaza, dans les années soixante, il y avait un très bon barman. C'est lui qui m'a fait découvrir le *rob roy*. Il faut essentiellement du scotch, un peu de vermouth rouge, un trait d'angostura. Et puis la cerise. La cerise à l'eau-de-vie. Enfin mélanger longuement le tout à la cuillère. » Et il grimpait en degrés avec le *bullshot*, mélange de vodka et consommé de bœuf qui réveillerait un mort. Jean-Paul Kauffmann témoigne : « Il était impassible, aérien, très distant avec l'ivresse. » Sauf la fois où il concédait dans un rectificatif : « J'ai dicté de Lafite, dans le Bordelais, ma dernière chronique, d'où certaines confusions. » Étudier le vin restait sa sauvegarde : « Le temps consacré à l'étude freine votre beuverie. » Son besoin de boire s'apparentait à une thérapie : « Dans mon dernier livre, il y a une phrase essentielle : elle n'est pas de moi, elle est de Rimbaud – “La vraie vie est absente.” L'alcool vient de là. Il s'agit de retrouver la vie réelle. L'alcool, c'est une aide. Ça permet de coopérer. Seulement l'ennui, c'est que vite on devient esclave, et moi, je veux être le moins esclave possible. Je veux garder ma cervelle à moi. Qu'il n'y ait pas dedans, subitement, un petit caillot de sang, et puis le noir. Pas tout de suite. » Ce petit caillot auquel, par chance, grâce à Barbara, il avait survécu.

Sagan aimait boire et elle aimait boire avec Bernard, mais d'une humeur plus légère. Adeptes de la vitesse, elle reconnaissait à l'alcool

cette vertu joyeuse d'« accélérer la vie ». À un moment, contrainte de décélérer puis de ralentir, et enfin d'arrêter, elle reprenait sa route au Coca-Cola. Lors de ma dernière visite, chez elle, à Cajarc, dans l'ancienne mercerie baptisée La Confiance qu'elle louait, à deux pas de sa maison de famille, sur le Tour de Ville, où elle était née, nous devisions dans le petit salon sur son tout dernier livre, *Derrière l'épaule*, quand, nous versant à chacune un verre d'eau, Sagan eut ce mot charmant : « C'est reposant, l'eau, vous ne trouvez pas ? » Un repos que Bernard s'interdisait : « Je vois mal le monde à jeun. » Et il suspectait le buveur d'eau de cacher un autre vice. Pire.

OceanofPDF.com

Quelque chose de Fitzgerald...

Ceux qui omettaient de le comparer à Berl se rattrapèrent avec Fitzgerald. Jean Daniel, dans ses *Carnets* : « Ce dilettante fitzgéraldien qui arborait sa paresse comme un ornement ricaneur à l'égard de ceux qui s'agitaient » ; Angelo Rinaldi : « Personne à son image qui soit plus écrivain jusqu'à la moelle n'a été plus négligent que M. Frank à l'égard de ses intérêts ni plus indifférent à l'emploi de ses dons. C'est qu'il avait dilapidé, avec le chic d'un personnage de Fitzgerald, les avances accordées par les éditeurs qui, lassés d'attendre un manuscrit, ne les lui renouvelaient plus. »

Fitzgerald, c'était le charme, la mélancolie et l'intelligence de la fête : « Avec lui on n'a pas honte de s'y trouver », déclarait Bernard. Scott Fitzgerald, Françoise Sagan, Tennessee Williams, lui, mort en service, étouffé par un bouchon fiché dans sa gorge alors qu'il débouchait une bouteille avec ses dents, Carson McCullers, Cyril Connolly, tous d'honorables compagnons de fête, de boisson et de littérature. L'aristocratie d'une frivolité désenchantée. L'un d'entre eux écrit : « Les fêtes doivent être tristes. Ce qui ne signifie pas ratées, ni languissantes. Elles doivent pour combler déchirer un peu le cœur. » J'ai oublié qui, mais chacun aurait été en droit de signer. Depuis sa jeunesse, sorti des maîtres anciens, Fitzgerald restait pour Bernard une valeur refuge : « Si le dieu de la littérature toujours taquin m'avait dit : “Eh bien, Frank, à la place de vos œuvrettes (c'est le dieu qui parle), quel roman auriez-vous aimé écrire ?”, j'aurais répondu : “ *The Great Gatsby* , mon général.” » Il voyait en lui le plus grand écrivain américain après Faulkner, ce qui l'opposait à son camarade de jeux, Angelo Rinaldi, qui l'épinglait en « noceur banal qui ne fut jamais qu'à la hauteur de ce qu'il inventait ». Rinaldi et Frank, ces deux-là, redoutables pour la singularité de leur jugement, la souveraineté de leurs partis pris, à la grande époque de *L'Express*, roulaient roue dans

roue : même passion des écrivains morts, même amour des chats, même fréquentation des cafés, même usage effréné de taxis réglés en notes de frais. Frank et Rinaldi analysaient les fêlures de Fitzgerald mais les interprétaient différemment. Pour Rinaldi, ces fêlures avaient sonné le glas de ses dons : « Les malheurs dont on lui fait une apothéose lui vinrent surtout d'avoir adoré la réussite matérielle : il a marché à fond dans le système qui allait l'écraser. » D'un revers de plume, Frank, considérant pourtant à l'époque Rinaldi comme « le meilleur critique d'aujourd'hui », déclarait qu'il avait ses têtes, et qu'encombré de son mépris pour les riches, il se trompait sur les romans de Fitzgerald. À l'inverse, Bernard attribuait à la fascination de Fitzgerald pour les riches le terreau de son inspiration, bien qu'elle le condamnât à finir en perdant magnifique. Dans son étincelante préface à *Gatsby*, Frank écrivait : « Fitzgerald avait compris quelque chose de très calé et de très simple : que la vie, c'est-à-dire la fête, était aux mains des riches. Et que ce n'était vraiment pas possible de la leur laisser toujours. Ce fou de Fitzgerald se ruina en essayant de créer une compagnie qui concurrencerait celle des riches. Les riches sans les riches. Ce genre d'exercice ne pardonne pas. Il mourut à quarante-quatre ans, hors d'usage. » Une utopie précipitant son désastre tout en lui dictant ses chefs-d'œuvre. Bernard lisait, relisait et militait pour Fitzgerald dès ses premiers articles de critique et jusqu'à cette dernière chronique, déjà signalée, où, quelques heures avant de tirer lui-même sa révérence, il recopiait l'aveu retrouvé dans le carnet de Scott, après son décès, par sa compagne, Sheilah Graham : « Puis, je suis resté ivre pendant plusieurs années et ensuite je suis mort. » Aveu fatal qui sonnait sa propre marche funèbre.

Fitzgerald expliquait qu'avec *Gatsby* il voulait « inventer une autre façon d'envisager l'idée de l'illusion ». Écrivain en apprentissage, après *L'Illusion comique*, Bernard Frank s'efforcerait de gommer l'empreinte fitzgéraldienne, mais il demeurerait son lecteur éperdu : « Je ne m'étais jamais senti un destin : je n'avais jamais pensé par exemple que je serais un grand écrivain, un de ces possédés pour lesquels j'avais tant d'admiration. J'avais des idées modestes, moi qui étais loin de l'être : j'étais né comme tout le monde par hasard, ma grande affaire serait d'organiser, de façon aussi confortable que possible, ce hasard. »

Un hasard qu'il organiserait dans une retraite de plus de dix années d'où il émergerait en « bavard inspiré », selon François Mauriac, pour égrener chaque semaine ses digressions désenchantées pour ses lecteurs enchantés, trop longtemps délaissés.

Ce quelque chose en lui de Fitzgerald, Bernard le débusquait ainsi : « Mon vice, c'est d'être un inadapté pauvre qui s'est amusé à être un inadapté riche », et il s'identifiait à lui par ces lignes, dans *La Fêlure* : « L'histoire de ma vie est celle du conflit entre un besoin irrésistible d'écrire et un concours de circonstances acharnées à m'en empêcher » ou encore : « Il fallait continuer à être écrivain, puisque c'était ma seule façon de vivre. » En d'autres termes, Fitzgerald et Frank se réclamaient du « Bon qu'à ça ! » de Beckett.

OceanofPDF.com

Le binôme paresse-intelligence

Au cours de l'un de nos déjeuners, Françoise Giroud me racontait, encore incrédule, son échec de patronne à *L'Express* avec Bernard Frank. « Je ne suis jamais parvenue à le faire travailler. Il était ma désolation. » Pour elle, ce dilettante doué était une énigme. Comment pouvait-on galvauder son talent au lieu de le cravacher ? Trois semaines pour rendre un article promis la suivante, c'était incompréhensible pour celle qui jusqu'à la fin de sa vie affirmait que le travail la tenait debout, qui, la dernière année, souffrant d'une fracture du col du fémur, refusait les antalgiques de peur d'être « trop abrutie pour écrire », qui, à peine sortie de l'hôpital, testait son endurance à rester assise devant son ordinateur. Françoise Giroud ne pouvait ni comprendre ni entendre un Bernard Frank déclarant : « Je ne voulais pas travailler, c'était ma seule passion. » Malgré leurs tempéraments incompatibles, Françoise estimait Bernard, et la réciproque était vraie : « Mettez Françoise Giroud seule devant un poste de télévision, et vous avez vu ce que cela donne. C'est que Françoise Giroud a un regard, un œil, j'allais dire cruel, mais Flaubert me fait me souvenir qu'il est dans la nature de l'œil d'être cruel comme dans celle du caractère d'être mauvais », écrivait-il dans une chronique du *Monde*. Après la mort de Françoise, Claude Perdriel et Jean Daniel proposeraient à Bernard sa succession. Lui seul donnerait le ton dû à cette chronique orpheline. Il s'exécuterait avec nonchalance, éparpillerait quelques lignes détachées sur quelques émissions aperçues, au milieu de ses rêveries littéraires et de ses impressions gastronomiques. Et oublierait. Claude Perdriel et Jean Daniel décideraient alors qu'il leur valait mieux en faire autant.

C'était Bernard Frank, insaisissable et insupportable.

Dressant l'état des lieux de la maison Frank, Bernard accusait sa nonchalance de l'avoir empêché de réaliser trois projets. Écrire une *Histoire de la littérature dépressive*, cette *Lettre ouverte aux gens qui*

m'ennuient et ce grand livre sur Vichy. « Je regrette de ne pas avoir écrit plus. C'est dommage, mais j'étais dissipé. Si l'on pouvait vivre autrement que de sa plume, est-ce qu'on écrirait ? C'est la seule vraie question. Sans doute, sans doute... »

Au temps de leur turbulente jeunesse, Antoine Blondin lui discernait le titre d'« amateur » : « Tu ne seras jamais qu'un amateur. » Bernard acquiesçait : « Il avait raison, je ne lis jamais aussi peu et aussi mal que quand je suis mandaté pour le faire... Si l'on voulait vraiment être un bon critique littéraire, il faudrait être tout le temps en vacances, ne lire que pour son plaisir et ne parler de ses lectures que le moins possible. Autrement dit les protéger, et avant tout de son propre commentaire. Ce qui nuit à la lecture, c'est de savoir qu'elle n'est pas innocente, que l'on va devoir en parler. Les idées qui vous viendraient naturellement, qui viennent à tout lecteur qui n'est pas critique, s'évanouissent dès qu'on les attend en professionnel. » Dorothy Parker, autre rebelle imbibée et célèbre chroniqueuse du *New Yorker*, raisonnait de même : « Je ne veux plus faire de la critique littéraire. Ça me prend trop de temps et ça m'empêche de lire. » L'un et l'autre dynamitaient une profession qu'ils jugeaient un faux-semblant. Souvent on lui demandait « Pourquoi diable êtes-vous critique littéraire ? » Sa réponse : « Est-ce que je le sais, moi ! C'est un engrenage. Par hasard, il y a vingt ans, on a écrit un article et on se voit ballotté d'un hebdomadaire à l'autre, d'une revue à l'autre. Un premier article a créé la fonction. Le temps finit par fondre la réputation. Dieu merci, il y a les brouilles, les journaux disparaissent. Ça fait des blancs, on souffle un peu, les autres n'ont pas tellement le temps de s'apercevoir que l'on est un imposteur. » Bertrand Poirot-Delpech lui attribuait le titre de « maître de lecture », qui l'honorait mais le statufiait. Anti-institutionnel chronique, il lui préférait l'appellation moins académique d'« amateur » accordée par Blondin. À l'époque glorieuse où la littérature gardait droit de cité à la télévision, Pierre Dumayet produisait et présentait une émission au titre taillé sur mesure pour Frank : *Lire, c'est vivre*. Un jour, Claudine, sa femme, lui demanda pourquoi il redoutait tant de mourir : « Parce que je ne pourrai plus lire », lui répondit-il avec effroi. Lire, c'était la vie « pour de vrai », comme on disait enfant. Si vrai qu'après avoir lu tant de fois

le mémorable déjeuner entre Vronski et Levine dans *Anna Karénine* , Bernard soutenait que les meilleures belons de chez Prunier ne vaudraient jamais celles de Tolstoï... Ainsi, Jacques Laurent, son hussard d'élection, proférait, lui, que c'était chez Alexandre Dumas qu'il avait mangé ses meilleures omelettes au lard, et Proust racontait : « Oscar Wilde, à qui la vie devait hélas apprendre plus tard qu'il est de plus poignantes douleurs que celles que nous donnent les livres, disait dans sa première époque : "Le plus grand chagrin de ma vie ? La mort de Lucien de Rubempré dans *Splendeurs et misères des courtisanes* ." » J'avais en mémoire une nouvelle de Tennessee Williams, *Something by Tolstoï* (*Dans Tolstoï, je pense ...*), illustration de la domination de la fiction sur la réalité. Jacob Brodsky, libraire à New York, effondré par l'abandon de sa jeune femme, Lila, pour survivre se jetait dans la lecture comme on se jetait dans l'alcool ou la drogue. Des années plus tard, il voyait entrer une femme dans sa boutique qui lui racontait une histoire. La leur. Jacob écoutait, sans réaction, alors la femme insistait : « Tu t'en souviens, tu dois t'en souvenir ? » Après un instant de réflexion, Jacob se dirigeait vers un des rayonnages et murmurait : « Je crois que j'ai lu ça quelque part. Dans Tolstoï, je pense... » Cette emprise de la littérature sur la vie réelle, Bernard la ressentait : « On n'en guérit jamais. Et pourquoi chercherait-on à en guérir ? C'est une passion douce, jusqu'à la folie. »

Lire, pour lui, c'était relire. *La Chartreuse* de Stendhal, *La Recherche* de Proust ou *Madame Bovary* ou Saint-Simon ou Rousseau : « Depuis *Les Confessions* aucun écrivain ne m'a parlé de lui de façon qui m'ait autant touché. » Au fil du temps, ses lectures en boucle le stimulaient : « Ce qu'il y a d'amusant avec l'âge, c'est qu'on ne lit plus les grands écrivains de la même façon. On n'est pas sûr que ce ne soit pas la dernière visite qu'on leur rend... Passé un certain âge, devant un chef-d'œuvre, on aurait facilement la larme à l'œil. » Aussi ne voulait-il plus gâcher son énergie dans les numéros de voltige qu'étaient les éreintements : « Peut-être certains lecteurs ont-ils l'impression que ce doit être amusant d'"éreinter" les livres qui se publient, que c'est un vice dont on ne peut plus se passer, que le critique, ce faisant, éprouve une impression de puissance, que l'on passe ainsi pour un "esprit fort", un monsieur "à qui on ne la fait pas". »

Eh bien ! Ces lecteurs seraient dans l'erreur. » Bernard se désolait de tant d'heures gâchées à des lectures de consommation, travaux forcés pas même d'utilité publique, et il se fustigeait d'y céder encore trop : « C'est très rare, la bonne littérature, le grand talent, quelque chose de plus. On veut nous faire croire que tout se vaut. Notre métier de critique consiste par lâcheté, par absence de goût, par fatigue et par hargne à surestimer la multitude de livres médiocres et à sous-estimer les deux ou trois bons livres qui paraissent par an. »

Un grand critique, c'était un passeur. Un griot, disait Serge Daney, le critique mythique des *Cahiers du cinéma* et de *Libération*. C'était un certain regard. On pensait savoir lire et on s'apercevait qu'un autre lisait tellement mieux que vous. Bernard Frank sortait de cette veine-là, qui s'attachait à découvrir dans chaque œuvre ce qui passait inaperçu. La « *Frank touch* » se caractérisait par cette alchimie de clairvoyance et d'originalité. Un grand critique s'imposait en interprète du créateur. Libre ensuite au lecteur de choisir son interprète suivant sa sensibilité, son toucher, sa musicalité. Stendhal lu par Bernard Frank, Bach joué par Glenn Gould, ce n'était ni Stendhal, ni Bach par X ou Y. Pourquoi un tableau, tant de fois regardé, se révélait-il à un moment ? Parce que le critique-interprète, le critique-artiste et, pour ne pas les citer, autrefois Diderot, Baudelaire, Apollinaire, Suarès et aujourd'hui Bernard Lamarche-Vadel ou Daniel Arasse s'emparaient de notre regard et l'emportaient dans le leur. Bernard Frank et ces autres étaient nos chiens d'aveugle. Une meute à classer « espèce protégée ».

De mes années d'internat je ne retenais en seuls faits de bravoure que deux exclusions définitives pour des lectures proscrites. Le premier délit à quatorze ans où, surprise au cours d'une messe plongée dans *Anna Karénine*, je crus que le volume de Tolstoï de la Pléiade dérobé à mon père, qui ressemblait comme un jumeau à un missel, me couvrait. Le second, à seize ans, quand je dissimulai sous mon matelas *Bonjour tristesse*. Quoi de plus indigent, de plus accablant que les bibliothèques de ces établissements religieux où la littérature était soupçonnée d'être le péril des âmes et ses chefs-d'œuvre placés en garde à vue, flanqués de la sanction de « mise à l'index » qui forçait à la transgression et aux lectures dérobées afin de ne pas dépérir ? Au sortir d'une terne scolarité, je poursuivis enfin en liberté de véritables

études avec des maîtres d'exception et, bien entendu, j'annexai Bernard Frank en « maître de lecture ». Je défiais quiconque de résister à son « cours magistral » sur Diderot dans *Solde*, et avec un tel éclaireur de ne pas courir y voir soi-même. Et Stendhal et Proust et Constant et Bossuet et Voltaire et tant d'autres... Marguerite Duras parlait juste : « Sur les livres, on a toujours deux sortes d'idées, les siennes et celles de Bernard Frank. » Frank était un lecteur provocateur, séducteur, persifleur. Il possédait le don du ton. Le ton, qui pour lui n'était pas le style, mais en était la tension. Sartre, face à cet insoumis de dix-neuf ans, rappelons-le, lui avait dit : « Mais comment vous dire de travailler, puisque vous écrivez pour ne pas travailler... » Sartre, l'auteur des *Chemins de la liberté*, le laissait alors à son illusion, sachant qu'elle ferait long feu. Écrire était un sacré travail si, comme Bernard Frank, l'on en faisait un travail sacré. Un boulot de titan, pas pour les petites natures. Raphaël Sorin, plusieurs années témoin privilégié de ses premiers jets, voyait se multiplier les brouillons, jonchés de biffures, de repentirs, de coupes quasi forestières et assistait au miracle, issu de ce bazar flaubertien, quand la phrase se redressait alors qu'elle était sur le point de s'écrouler, par la grâce et la conjugaison du talent et du... travail. Mais, avant de toucher au but, ce n'était pas la joie.

La joie, c'était sa joie de lire qu'il confondait avec sa joie de vivre. Avancé en âge, Bernard Frank se réjouissait de lire avec l'ardeur retrouvée de son adolescence : « Une lecture qui m'amuse me paraît presque toujours plus passionnante que ce que je vais écrire. » Riposte du dandy à ces besogneux, ces éjaculateurs, ces prédateurs des librairies, ces « surmenés du vide », selon Philippe Sollers, qui le tançaient sur sa paresse, la couplant non sans hypocrisie avec son intelligence : « Frank, ce paresseux mais si intelligent ! » Le refrain de cette chorale soulignait un gâchis qu'à leurs yeux Frank s'appliquait à orchestrer. Bernard ne s'en défendait plus, indifférent devant des assertions serinées depuis une scolarité chaotique.

Au chapitre de l'intelligence, Sagan, dans *Château en Suède*, prêtait, une fois de plus, à Sébastien une réplique digne de lui : « C'est tout ce qui me reste, l'intelligence, mon cher. L'intelligence est devenue une chose terrible à notre époque. Elle vous tourmente vous-

même, elle irrite les autres, elle ne convainc ni eux, ni vous... » L'intelligence, un pis-aller, voire un danger pour l'écrivain. Proust annonçait la couleur dès la première ligne de son *Contre Sainte-Beuve* : « Chaque jour, j'attachais moins de prix à l'intelligence. Chaque jour, je me rends mieux compte que c'est en dehors d'elle que l'écrivain peut ressaisir quelque chose de nos impressions du passé, c'est-à-dire atteindre quelque chose de lui-même et la seule matière de l'art. » Colette démontrait à Emmanuel Berl, son ami et voisin au Palais-Royal, qu'il était trop intelligent pour être un bon romancier. Frank, d'ailleurs peu convaincu lui-même par le genre, s'en écartait après deux tentatives, *L'Illusion comique* et *Les Rats*, et lui préférait celui, plus à sa main, de mémorialiste.

Pour connaître et comprendre les années cinquante et soixante, il fallait le lire. Ses chroniques dispersées formaient un tout avec une cohérence et une fantaisie qui restaient sa marque de fabrique. « Cet archipel littéraire était le juste reflet des débats politiques, littéraires ou sur le cinéma de l'époque. Sa dimension tragique, peu de gens l'ont perçue, mais elle est réelle. Grâce à elle, son œuvre va bien vieillir. Elle est discrète, secrète, voilée. Au fond, en se regardant il n'est pas si content de ce qu'il devient », dixit Raphaël Sorin. Jean d'Ormesson, piqué d'avoir été traité par Frank de Mazo de la Roche de son temps alors qu'il se rêvait en Chateaubriand, se prononçait : « Intelligent ? On ne peut pas plus. Il faut tout de même qu'il y ait quelque chose qui vous retienne dans cette œuvre qui n'existe pas. Ce qui vous retient, c'est l'intelligence. » Au regard azuréen de Jean d'O, Frank était une intelligence qui tournait à vide. Lors de la parution de *Presque rien sur presque tout*, Bernard lui retournait le gant : « Presque tout sur presque rien... »

Jean-Paul Kauffmann, lui, entendait encore Claude Perdriel, à l'époque son patron au *Matin*, lui confiant avant leur première rencontre pour une interview lors de la parution de *Solde* : « Vous verrez, il est si intelligent. Le sens de ses reparties m'échappe parfois. Dommage qu'il soit si paresseux ! » Kauffmann trouva Frank « ébouriffant » et une amitié naquit. Jean-Paul otage au Liban, Bernard écrivait avec son *understatement* : « Jean-Paul Kauffmann est une habitude qui me manque. » Jacques Chardonne, dans les années où il

adressait à Bernard cette correspondance soutenue, hélas sans réponse, l'avertissait avec une ironie paternelle : « Prenez garde ; vous êtes intelligent, vous allez finir à droite. » En 1957, le même Chardonne, dans une lettre à Roger Nimier, l'autre « si intelligent » de cette génération, hussard flamboyant, qui se tuerait dans son Aston Martin, à trente-sept ans, lui confiait : « J'espère vivre assez longtemps pour voir ce qu'il adviendra de Frank. Il est dangereusement clos en lui-même, sa propre idole. Mais du talent, certes. » Et au même Nimier : « Voulez-vous me dire un mot sur Bernard Frank. Je suis idiot devant ses livres. Pour moi, il est très difficile de juger un *écrivain brillant* . » Peu après, Nimier publierait des chroniques sous ce titre révélateur : *Les écrivains sont-ils bêtes ?* Frank ne ferait pas partie du cheptel. Nimier soutenait cette thèse de grands écrivains dépourvus de grande intelligence. Bernard s'en agaçait : « Pour nous résumer, d'un côté la littérature, le style, le talent, le brillant ; de l'autre ces bosses ridicules, l'engagement et l'intelligence », et il précisait : « Nimier et moi. Ni ami, ni ennemi. Quand on se voyait, on se parlait peu. Nous étions sur nos gardes. Bref, une histoire de timides. Nous nous regardions de loin, lui enfermé dans sa droite imaginaire et moi dans ma gauche tout autant irréelle. » Oui, Frank était nanti d'une intelligence au sens que Malraux lui donnait de « destruction de la comédie ».

Si Bernard Frank trouvait toute son ardeur dans la polémique, il se savait désemparé par les sentiments. Ceux qu'il inspirait autant que ceux qu'il éprouvait : « Je suis de ces personnes sourdes aux sentiments qu'on a pour elles et qui ne les entendent que lorsque tout est fini. » Cette répression contre l'éveil de tout sentiment prenait naissance, si l'on se rangeait à l'avis de Barbara Skelton, confidente éprouvée, dans les traumatismes de son enfance.

Une passion triste, l'indifférence

Un passage dans *Un siècle débordé* donnait la clé de son comportement de Tanguy, le héros du film d'Étienne Chatiliez qui, adulte, s'incruste chez ses parents. Bernard ronronnerait jusqu'à presque trente ans dans le confort bourgeois de l'appartement familial du XVII^e arrondissement : « À dix ans, j'ai perdu ma famille, parce qu'elle était dispersée et qu'elle n'avait plus le droit de travailler. Une famille qui ne peut plus habiter dans ses meubles, une famille sans profession, ce n'était plus à mes yeux une vraie famille. » Fils aimé autant qu'aimant, Bernard refusait la perspective de l'affranchissement qui impliquait pour lui de vider les lieux. Conscients de l'angoisse de leur fiston, et pour ne pas devoir l'expulser du cocon, ses parents préféreraient abandonner eux-mêmes le 86, avenue de Wagram pour s'établir à la campagne, sous le prétexte d'un meilleur air pour leur âge. Ce qui condamnait leur cher petit, sans qu'il puisse le leur reprocher, à emménager dans un meublé avant d'entamer sa vocation de coucou dans des nids amis : « Ce qui me frappe, quand je songe à mes parents, c'est leur bonté. C'est rassurant de se dire en vieillissant qu'on a eu des parents bons. On a l'impression, peut-être fausse, qu'on a de la marge, pour se permettre encore quelques méchancetés salutaires, car on finira par retomber sur ses pattes : leur ressembler. »

Ces « quelques méchancetés salutaires », il n'en privait pas les dames qui l'aimaient et qu'il aimait. Invivable, pire : indifférent, cette manifestation raffinée de la cruauté. « Sadique », disait Barbara. Avec les femmes, Bernard jouait au malin, se plaisant à les pousser à bout. Dans *Un siècle débordé*, il s'amusait des reproches et des exaspérations de ses amoureuses. « Ah ! Ce que tu as pu être mal élevé ! Comme tes parents t'ont tout passé... Il faudrait qu'il t'arrive une bonne tuile pour que tu comprennes que tu n'es pas seul au monde. Qu'il y a des limites à tout. » « Je ne sais pas du tout ce qu'elles me souhaient. Peut-être

que je me marie... » Souhait qu'il leur retournait lorsque, par sa faute, l'histoire s'achevait : « C'est dans ma nature d'espérer que les femmes non mariées qui me quittent aient un foyer. » Avec cette peur avouée dans *L'Illusion comique*, son roman de jeunesse : « Les maris trompés ignorent leur bonheur. Ils sont peut-être trompés, mais ils restent des maris. Un amant n'a pas ce refuge, s'il est trompé, il n'est plus rien. » Sous cette désinvolture *saganesque* pointait le syndrome d'un anéantissement, d'un coup de gomme du destin. Il jouait à l'amant éconduit : « J'ai longtemps fait semblant d'être un homme que l'on quitte. Être quitté, c'est apaisant et puis ça devait me paraître chic. Un chic à l'envers. Jusqu'au jour où l'évidence m'est apparue : ce grand sensible n'avait pas de sentiments. Cet homme abandonné avait plus d'une chambre prête, plus d'un oreiller où il pourrait enfouir ses songes dans deux ou trois arrondissements de Paris. » Cette indifférence construite en défense dans l'enfance lui servait, adulte, de gilet pare-balles contre les agressions et les blessures des sentiments : « Pour des raisons évidentes, j'ai été, dans ma jeunesse, plus sensible aux humiliations réelles ou inventées qu'à l'amour vrai dont j'ai été l'objet. » Flash-back révélateur : « D'être juif entre neuf et quinze ans – car après je n'ai plus été juif que par goût de la rhétorique ou par simple décence, je veux dire : au cas où... – m'a débarbouillé l'âme de toute sentimentalité excessive. » Deux piliers le maintenaient en équilibre – « dans cet ordre », insistait-il – la littérature et les femmes. Mais s'il dévorait les livres, il redoutait d'être dévoré par les femmes. Aussi gardait-il ses distances, chat sauvage qui se laissait approcher mais qu'on ne pouvait attraper sans risquer ses coups de griffes : « Ce que j'ai toujours préféré : que la personne aimée ne soit pas absente, mais pas trop près de moi » – confidence dans *Un siècle débordé*. À Grimaud, au mas du Colombier, Bernard choisissait sa chambre à l'extrémité de la maison, la plus éloignée de celle de Barbara. Aussi peu matinal qu'elle l'était, enfin levé, pour tout bonjour, il criait : « Deuxième service ! » et Barbara lui servait le petit déjeuner, l'hiver au lit, sur la terrasse aux autres saisons. Capricieux, ténébreux, coléreux, c'était sa façon d'être amoureux. Claudine, sa femme, lui prodiguait une indulgence attendrie : « Bernard avait aimé beaucoup de femmes. Des femmes drôles et charmantes qui sont demeurées ses

amies et devenues les miennes. Marie-Odette dînait souvent à la maison quand nous habitions Paris, et Barbara prit un appartement à Choisy-le-Roi, lorsque nous y avons déménagé. Nous étions complices. Nous l'aimions pour les mêmes raisons. Il était, certes, insupportable, mais il était avant tout l'homme le plus vrai, le plus original, le plus élégant et le plus loyal qu'il eût été donné de rencontrer. Il nous faisait rire aux larmes. » Difficile de l'aimer, difficile de ne pas l'aimer. Sale gosse, il exploitait la situation. Sagan, la si indulgente Françoise avec son « Bernie », certains étés au manoir du Breuil, se lassait de ses sautes d'humeur, qui épuisaient la maisonnée, en particulier Mme Le Breton, la gouvernante. Alors, comme un colis recommandé, elle le réexpédiait à l'envoyeur, c'est-à-dire à Claudine, sa femme.

Si « dans cet ordre » il y avait la littérature et les femmes, il y avait aussi les femmes dans la littérature. Avant toutes, une : Emma Bovary. « Peut-être la seule femme que j'ai quittée, il le fallait bien : pour elle, pour moi, en la désirant et dont j'ai toujours envie. » Il cultivait ce fantasme d'être l'amant de Mme Bovary : « Mon prochain roman, qui sera publié chez Gallimard, en désespoir de cause, et qui aura le Goncourt : *L'Amant de Mme Bovary* . Adieu pudeur ! » Au regret de ses confidences, il se les reprochait dans *Le Matin* , en 1981 : « J'ai trop parlé. J'ai eu tort de vous dire que j'aimais Emma Bovary. Il ne faut jamais s'épancher. Je le sais pourtant, je le sais depuis toujours : l'homme qui gagne, c'est celui qui se tait. Par mon abominable indiscretion – j'avais bu un verre de trop sans doute –, j'ai non seulement compromis Emma, ce qui n'est pas le fait d'un gentleman, mais je risque fort de la perdre... »

L'accusait-on de misogynie, Bernard s'en défendait, bardé d'arguments de misogynie : « On exagère beaucoup sur la misogynie des hommes. Moi, les hommes en général, je les trouve plutôt poires. Les malheureux ont affaire à des personnes qui malgré les conseils des bons auteurs – “femmes du monde entier, prenez enfin votre destin en main” – ne cherchent dans l'égalité qu'à leur jouer un tour de plus. Et puis, quand un homme n'est plus misogynie, c'est souvent qu'il n'aime plus les femmes. C'est qu'il est las et vieux (quel que soit son âge) et qu'il a envie d'avoir une paix royale. »

En revanche, Bernard Frank se montrait le plus délicat ami des femmes. De Françoise, de Florence, d'Albina, d'Annick et quelques autres... Son dernier été, alors qu'il passait des vacances de rêve chez Albina, il les écourta par stupidité, s'en prenant à lui-même dans sa chronique du retour : « Je n'ai fait que des bêtises cette semaine. J'étais invité au Portugal chez une amie charmante. Entre Alcácer et la mer. Je disposais d'une belle chambre. J'allais à la plage quand je voulais. J'aurais pu rester un temps raisonnable et je suis revenu au bout de quatre jours. J'aurais pu écrire. Avoir bonne mine sans exagération, lire de larges fragments des œuvres intimes en Pléiade de Stendhal que j'avais emportées. Parfois, je me conduis comme un parfait imbécile. »

Ce bel indifférent succombait à l'extrême féminité, surtout si elle s'incarnait en Louise de Vilmorin. Ainsi, ce jour où chez Sagan, toujours endormie à une heure de l'après-midi, alors qu'elle avait invité Louise à déjeuner, Bernard la recevait, lui-même encore en peignoir, il notait joliment : « Je dégringolai les trois étages pour ouvrir la grande porte à une femme dont le visage était une fête. » En revanche, allergique aux dominantes, aux bas-bleus, il déployait alors toute la voilure de sa muflerie envers des Simone de Beauvoir, des Susan Sontag ou, par à-coups, une Françoise Giroud cédant trop à la vanité : « Dame Giroud qui ne peut écrire une ligne sans qu'elle la sache encadrée de Camus, de Mauriac ou de Malraux. » À l'inverse, il ne résistait pas à la pétulante Nicole Vedrès, « la merveilleuse Nicole Vedrès, bouche d'or, bavarde intrépide ». Nicole Vedrès qui exposait, chaque semaine, chez Desgraupes et Dumayet, dans *Lectures pour tous*, l'émission littéraire phare de la télévision des années cinquante/soixante, ses émerveillements, et aussi la préférée de François-Régis Bastide quand, au *Masque et la plume*, elle défendait et dispensait avec enthousiasme ses trouvailles du mois. « Nicole Vedrès, était un écrivain dont la parole était un don », écrivait François-Régis, anéanti quand elle mourut d'un cancer à quarante-six ans. Nicole Vedrès, conteuse de l'air du temps, ne s'offusquant pas de la condescendance d'un Pierre-Henri Simon, misogyne, académicien et tout-puissant feuilletoniste du *Monde*, qui qualifiait ses livres de « petits gazouillis ». Avec humour, elle lui rétorquait : « Ça tombe bien, mais vous ne pouviez pas le savoir, j'aurais aimé être un oiseau. »

Ses gazouillis, Sartre les accueillerait, sans le dédain de l'intellectuel, dans sa revue *Les Temps modernes*. Autres preneurs de ses billets d'humeur, Le Mercure de France et la NRF ...

Bernard Frank avait placé en haut du lot la romancière américaine Mary McCarthy, qui l'impressionnait par son étude sur Flaubert, lui en remontrant même sur sa chère Emma : « Mary McCarthy s'exprime sur *notre* Flaubert avec une intrépidité et une verdeur jusqu'ici inégalées. » Il appréciait chez Mary McCarthy ses livres, sa drôlerie, son intelligence, ses fêtes à l'américaine dans son appartement parisien de la rue de Rennes, ses énervements quand on la comparait à Simone de Beauvoir ou si l'on écrivait Mc en lui greffant un « a », qui d'Irlandaise la transformait en Écossaise, par solidarité, lui qui trépignait quand on ajoutait un « c » à Frank.

Au rayon des dames du temps passé, sa bête noire demeurait la marquise de Sévigné : « Mme de Sévigné aurait été parfaite sous Mitterrand au *Figaro* . J'aurais tout fait pour qu'elle ne vienne pas au *Nouvel Observateur* . Déjà qu'on n'a de la place pour rien. Elle nous aurait pris toutes nos rubriques. Elle aurait été de tous les débats. Ne parlons pas de nos chroniques. Même nos signatures n'auraient pas été à l'abri. Madame Sans-Gêne, c'était elle. » À Mme du Deffand, cette complice « en esprit et en sécheresse » de Voltaire, il préférait la comtesse de Boigne, cette joyeuse commère, un Saint-Simon en jupon, qui l'amusait avec ses *Récits d'une tante* , Mémoires republiés dans la collection « Le temps retrouvé » du Mercure de France.

De son second prénom, Benjamin, Bernard entendait faire usage et il convoquait Benjamin Constant, flanqué de son *Adolphe* , qui lui présentait dans un miroir son propre portrait quand il écrivait : « Tout en ne m'intéressant qu'à moi, je ne m'intéressais que faiblement à moi-même. » Ou plus dans cette lettre adressée à Mme de Charrière : « J'ai toujours peur d'être mûr. J'ai déjà plus d'une fois eu envie de vous faire jurer que je ne mûrirais pas », à l'égal de son « besoin d'être irresponsable » tant revendiqué.

Si, avec les femmes de sa vie, Bernard Frank se voulait distant, c'était par crainte de se révéler décevant, crainte qui le conduisait vers des femmes plus mûres que lui : « Avec une femme qui a quinze ans de plus que vous, on n'a pas le remords d'être un si piètre compagnon,

de gâcher une vie. » Autre trait disputé à Benjamin Constant : « Nous quittons avec un déchirement extrême ceux près de qui nous demeurions sans plaisir. » Bernard se persuadait qu'il aimait une femme, au mieux de lui-même, quand il l'envisageait en promesse ou qu'elle s'éloignait en souvenir. Au cœur de l'histoire, il endurait ce qu'à défaut d'autre mot l'on nommait le « bonheur », cette bizarrerie dont il connaissait mal le mode d'emploi. Un bonheur affiché ne représentait pour lui que l'annonce d'une douleur : « Le seul avantage d'avoir quitté une histoire, c'est de commencer à la comprendre », concluait-il, soulagé par la fin de saison d'un amour : « Ce que nous avons pu supporter ou commettre dans le feu de l'action nous apparaît, trente ou quarante ans après, d'incompréhensibles histoires d'insectes. »

OceanofPDF.com

Enfin Malraux vint...

Sa formule : « Sagan était bien la fille de Sartre et de la bourgeoisie », on pouvait la lui transposer : « Frank était bien le fils de Malraux et du dandysme. » Jean-Paul Kauffmann le soutenait dans sa préface à *5, rue des Italiens* : « Malraux, plus que Sartre, qui se plaisait à dire qu'il était encore plus intelligent que lui, a été sa grande obsession. Malraux, seul écrivain à avoir réalisé son rêve : faire de sa vie un chef-d'œuvre. Pour Frank, "le colonel Berger" avait été la providence des intellectuels de gauche. »

Avant Malraux, adolescent, un autre colonel nourrissait son admiration, le colonel Lawrence.

Malraux d'Espagne et Lawrence d'Arabie, deux héros, deux écrivains, deux caractères de l'absolu, réunis par Roger Stéphane dans un essai, *Portrait de l'aventurier*. Roger Stéphane qui était à la fois le directeur de Bernard à *France-Observateur* et un ami, jamais oublié. Ce que Churchill disait de Lawrence, de Gaulle le pensait de Malraux et Bernard ne pouvait que l'approuver : « C'est un bel animal qui ne peut pas vivre en captivité. »

Sartre avait été pour Bernard une passade de jeunesse, un passage obligé. Malraux vint, qui s'imposait en modèle, presque en conscience. Pardonnée la gaffe « Berl/Frank » qui vexait le jeune impétueux. Et il se fichait bien de ce que Sartre lui disait : « Oui, Malraux a un style, mais il est mauvais » et il renonçait à le moucher avec cette perfidie de Chardonne : « Il y a en ce moment deux écrivains qui comptent : Sartre et moi. Mais Sartre, c'est la mort de la littérature. » Après *Les Rats*, avec Sartre, Bernard jetait l'éponge et ouvrait la voie (royale) à Malraux. Ce n'était pas ses romans qui le retenaient, au contraire de sa génération en quête d'un héroïsme aventureux.

De surcroît, les fameux romans de Malraux, Bernard ne les jugeait pas très bons : « On peut rêver aux livres que le jeune Malraux

aurait écrits, s'il n'avait pas été obligé pour gagner sa vie de bâcler des romans de gare sur l'aventure de la révolution. » Malraux s'imposait avec les *Antimémoires*. Il ne les découvrit ni par Florence, ni par le sérail littéraire, mais grâce à un certain Frédéric Grover, professeur américain de littérature française à l'université de Berkeley, entiché de Drieu la Rochelle, et qui, apprenant les liens de Bernard avec Drieu, était venu le voir à Paris et lui en annonça la publication. « Les *Antimémoires* ont beaucoup joué dans ma décision de reprendre de l'active. En lisant Malraux, j'ai compris que l'existence que je menais ne pouvait plus durer. Le monde est ainsi fait qu'on n'a pas le droit de boire, de jouer aux cartes, de faire l'amour sans payer un impôt : me concernant, barbouiller des pages blanches de temps en temps. Le travail – même ce travail pour rire qu'est la littérature – inspire un respect que je n'imaginais pas. » À partir des *Antimémoires*, Bernard vivrait dans le projet, lui, d'écrire, un *Anti-Malraux*. Projet, un de plus, resté en l'état, accompagné de « cette douceur déchirante du regret », se plaisait-il à répéter.

En 1966, il découvrait avec « une avidité de vieille concierge » le premier tome des Mémoires de Clara, *Nos Vingt Ans*, récit de leur escapade cambodgienne frauduleuse. Bernard applaudissait au jeune Malraux, dilettante, cultivé on ne peut plus, amateur d'objets d'art, qui, ayant ruiné Clara, quand celle-ci osait l'interroger sur leur avenir, répondait : « Vous ne croyez tout de même pas que je vais travailler. » Cette indignation le renvoyait à cet autre jeune homme, dilettante, cultivé... Dans ce registre, Frank se sentait avec humilité de la lignée d'un Malraux... Un Malraux loué pour son échange rêvé ou non avec de Gaulle, mais quelle importance, où le Général, dans *Le Miroir des limbes*, dressait un éloge de l'oisiveté :

« Mon général, est-ce que vous savez ne rien faire ?

— Demandez au chat. Nous faisons des réussites et des promenades ensemble. Personne ne s'impose aisément une discipline d'oisiveté, mais c'est indispensable. La vie n'est pas le travail : travailler sans cesse rend fou. » Cette déclaration convertissait Bernard, temporairement, en gaulliste sans condition.

Il apparaissait qu'avec les années Malraux et ses *Antimémoires* pâlissaient dans son esprit, comme avant lui déjà Sartre. La

quarantaine franchie, Frank se voulait fils de personne : « Qu'ils vivent longtemps, puissants, solitaires, honorés dans la mémoire de mes contemporains pour me laisser musarder à ma guise comme l'enfant que j'étais toujours ! C'étaient les derniers Pères, il n'y en avait pas d'autre à l'horizon, il n'y en aurait plus d'autre... » Et de conclure : « Lorsque l'on fait la petite bouche sur Sartre et Malraux, on oublie que Sartre nous a évité d'être communiste et Malraux d'être fasciste. N'avoir pas été obligé de porter ces deux énormes sacs de pommes de terre, ni même d'avoir été tenté de le faire, ça mérite bien un coup de chapeau. » En signe de fidélité, Bernard donnerait à sa chatte le nom d'Essuie-Plume, celui du félin de Malraux.

Dans ses ultimes années, Malraux, réfugié à Verrières-le-Buisson chez Louise de Vilmorin et ses frères, travaillait avec acharnement. Bernard songeait plus d'une fois à lui rendre visite, rempli de reconnaissance envers Louise, puis, après sa mort, sa nièce Sophie. Ces deux femmes aimantes avaient offert au grand homme, à l'abri de la propriété familiale, le confort de pouvoir écrire plus qu'il n'avait jamais écrit : « Il y a des maisons et des dames qui sont des porte-bonheur pour ce beau chat de gouttière qu'était André Malraux. » Bernard revoyait-il cet autre chat de gouttière, recueilli à Grimaud, pour écrire, lui aussi, par la grâce d'une maison et d'une dame ?

Un conservateur de gauche

La politique l'intéressait en tant que chrysalide de l'Histoire. Il n'était pas par hasard et jusqu'à la fin le lecteur insatiable de Saint-Simon, de Chateaubriand et de Tocqueville et l'on aurait pu l'imaginer – Claude Perdriel, à coup sûr – rédigeant un bloc-notes dans *Le Nouvel Observateur*. Cette arrière-pensée existait-elle chez lui et chez Jean Daniel quand ils lui proposèrent la relève de Françoise Giroud ? Dans cet exercice, il aurait su se montrer « ébouriffant », pour utiliser l'épithète de Kauffmann. En avait-il à ce moment-là encore l'énergie et l'envie suffisantes ? Mitterrand passé, les figures politiques lui apparaissaient en figurines. À droite, l'abonné aux candidatures, Chirac : « Depuis le temps qu'il se présente. Il a ce côté grand chien sympathique dont la queue est la terreur des maîtresses de maison et du personnel tant elle renverse d'objets précieux ou pas sur son passage ». À gauche, on entendait ses derniers mots : « Pas mal, ce Strauss-Kahn ! » Pas plus.

Dégagé plus qu'engagé, étiqueté « gauche caviar » par la droite, il feignait de s'en offusquer : « Qu'avez-vous donc contre le caviar ? » Bernard Frank était-il un écrivain de gauche ? Pas dupe de la panoplie : « Tu n'es pas un écrivain de gauche si tu n'écris pas dans *Le Nouvel Observateur*. Tu sais pourtant ce que c'est que d'être de gauche : se placer sous un abri – des abris classés, des abris qui te classent. Tant que tu es sous abri, tu peux écrire n'importe quoi en toute conscience, ce que tu écris est forcément de gauche. » En 1969, il doutait autant de lui que de la gauche qui lui inspirait cette déclaration intempestive : « Si, comme je le pense, la gauche traditionnelle est une rêverie morte et, de toutes les façons, ennuyeuse, si nous sommes voués à des cliniciens empiriques que le monde qui s'annonce effraie, démocrates autant qu'ils le peuvent, par raison, sinon par tempérament, alors pourquoi ne pas voter Pompidou ? Ce jovial défaitiste ; voter

pour lui sans remords, *grassement* ! » Justifiant son attitude par un rétablissement littéraire : « Je dois trop aimer Chateaubriand. En politique, on ne peut être du côté du bonheur. »

Pour Michel Crépu, il incarnait à la perfection, et lui seul, « une gauche politique de droite stylistique ». À un moment, *Le Figaro* en la personne de son souverain propriétaire, Robert Hersant, ami de la famille par un oncle avec qui il avait fondé *L'Auto-Journal*, lui faisait les yeux doux et l'espérait, tapis rouge déroulé. Cette courtoisie droite l'amusait sans l'abuser. Encore que, titiller le d'Ormesson sur ses plates-bandes, dans ses colonnes, lui abattre ses cartes, lui damer le pion pouvait séduire un Frank joueur et batailleur. Jean d'Ormesson déjouait le coup. Pour lui, Frank était un écrivain de droite, égaré sur le territoire de la gauche : « Pourquoi Bernard Frank est un écrivain de droite ? Parce qu'il dit n'importe quoi : les écrivains de gauche sont emmerdants, les écrivains de droite sont légers... À la réflexion, il y a quelque chose de gauche chez notre ami Bernard Frank. Je veux dire de maladroit. L'écrivain de droite est un benêt, amateur de culture physique et de santé morale. L'écrivain de gauche est tourmenté. Voir Gide. Voir Vailland. Voir Aragon et tous les autres. Et chacun sait que les tourments font la bonne littérature. »

La presse de droite se moquait de sa prétendue gauche et, dès 1952, le jeune Frank se brouillait avec celle de gauche pour cause d'assaut contre le monument Sartre dans *Les Rats*, ce roman de jeune homme très Quartier latin : « On me considérait ici et là comme un affreux petit jeune homme de droite qui avait tenté de faire carrière à gauche. Je me retrouvais délicieusement à vingt-quatre ans sur le pavé littéraire. Je savais que j'étais de gauche, puisque n'ayant plus d'intérêt à l'être, je continuais de l'être. » Avec les ans, plus nuancé : « Plutôt que d'être un écrivain de gauche, il aurait été plus juste d'avancer que je vacillais vers la gauche. »

Une gauche tendance conservatrice : « En y réfléchissant, ce qui me distingue des écrivains de gauche, c'est que j'ai eu la nostalgie de l'avenue Malakoff. Plus fait pour être Gide que Lautréamont. Il y a maldonne dans mon cas. J'avais été fabriqué pour les maisons normandes, les appartements de la plaine Monceau, les bibliothèques intouchables (et j'ai donné, perdu tous mes livres), pour être un

écrivain inquiet, inquiétant, mais à qui on aurait tout pardonné à cause de la magie du style. » Par là plus proche des écrivains de la bourgeoisie de droite, Chardonne, Morand – son côté Mitterrand –, que des écrivains militants de gauche dont il condamnait les influences : « L'écriture politique est une écriture dangereuse, ce n'est pas une affaire de mots mais de mots qui affectent des vies, et c'est une arme qui ne devrait être confiée qu'à ceux qui sont qualifiés pour s'en servir. Ainsi un bel élan de militantisme formulé d'une plume heureuse peut fort bien envoyer trois jeunes gens se faire tuer en Espagne. Et ces morts, l'auteur en est responsable. Si les êtres humains ont un droit, c'est bien de savoir pourquoi ils meurent. » Qui visait-il ?

En mai 1968, Bernard Frank, ce conservateur de gauche, s'énervait contre cet agitateur de Cohn-Bendit, « ce nom de machine à laver ». Il pestait contre tout et tous, le baroque d'un de Gaulle, ce Mitterrand en embuscade qui voulait augmenter les salaires pour ensuite faire une dévaluation, « faire du de Gaulle sans de Gaulle, alors vive de Gaulle », ces étudiants perturbateurs et lui-même en la circonstance fort décevant : « Ces émeutes m'en ont appris de belles sur ma nature. Au fond, je suis pour les flics. Que l'ordre demeure, pour que mon anarchisme, et *lui seul*, puisse se donner libre cours... Je m'aperçois à quel point j'ai pris les changements en horreur. »

Adversaire de De Gaulle, il avait agi plus gravement en signant au moment de la guerre d'Algérie, avec Sagan et Florence Malraux, le Manifeste des 121. Les soupçonnant d'en être les rédacteurs, la DST fit une descente au manoir du Breuil pour un interrogatoire en bonne et due forme. S'ils n'étaient, Sagan et lui, les meneurs, alors qui ? Têtes de pioche, Bernard et Françoise refusaient de *cafter*, mais réaffirmaient dans leurs dépositions leur plein accord avec ledit Manifeste. De leur trio d'apprentis résistants politiques Florence serait la plus exposée, qui subirait l'ire de son père, alors ministre d'État du Général. Ce qui faisait désordre au sein du gouvernement.

De ce joyeux chahut de mai 1968 Bernard n'avait ni à perdre ni à gagner, toutefois il envisageait le départ annoncé de De Gaulle avec un zeste de nostalgie : « Je ressentais ce qu'il y avait de cuisant pour un orgueilleux d'être foutu à la porte de l'Élysée par un rouquin de vingt ans et ses deux cents enragés. »

Plus sérieux, sa véritable indignation d'homme de gauche et par là on comprenait sa place au *Nouvel Observateur*, auprès de Jean Daniel et de Claude Perdriel, fondateurs de l'hebdomadaire anticolonialiste, qui lui ferait écrire au sujet de l'expulsion de cent Maliens le 29 octobre 1986, pendant la première cohabitation Mitterrand-Chirac : « La Loi, c'est la loi. Ce vieux Soudan de notre enfance, avec son millet et son coton, qui revenait subitement à la surface. Ce vieux royaume du Moyen Âge qui a fourni si longtemps de l'excellente chair à canon pour les armées de la République... La France n'a plus besoin de vous, Touaregs, Peuls et Dogons, vous qui êtes morts pour la reconquête de ces provinces qui vous tenaient tant à cœur, l'Alsace et la Lorraine, allez donc voir si nous y sommes à Gao, Bafoulabé, Tombouctou et Bamako. Et ne pleurez pas, Maures et Noirs, s'il y a urgence, la France généreuse saura bien vous y trouver. Pour aller au casse-pipe, on vous fera signer, juré foi de Faidherbe et de Gallieni ! » Hier, François Mauriac aurait souscrit, aujourd'hui, Stéphane Hessel pouvait se réjouir de son réquisitoire. Telle était sa façon d'être de gauche : la meilleure. Pour en fin de compte se raviser : « On ne devrait pas lorsque l'on est vaguement écrivain se mêler de politique. On ne sert à rien, on s'énerve pour rien. » Bernard retournait à ses fondamentaux selon le jargon de nos économistes, c'est-à-dire à la littérature et aux femmes, « dans cet ordre ».

L'art de la préface

Une fois n'était pas coutume, en décembre 2008, dans son *journal littéraire* de la *Revue des deux mondes*, le très placide Michel Crépu prenait un coup de sang à propos d'une édition de Bernanos au Castor astral présentée brut de décoffrage, c'est-à-dire sans préface : « Par une de ces stupidités où se mêlent l'incurie et l'ignorance, *Sous le soleil de Satan*, *Les Grands Cimetières sous la lune* reparaissent sans préface, sans notes, sans rien qui explique un peu les choses... La vérité, c'est que le destin posthume de Bernanos est bousillé. On peut le déplorer. C'est mon cas. » Cette sainte colère, Bernard Frank n'était plus là pour l'encourager, lui, l'aficionado de la préface. Toujours à l'affût, tel un chineur maniaque, il recherchait des éditions nouvelles d'œuvres inconnues ou oubliées, qui les éclairaient par leurs préfaces d'une lumière renouvelée. Ainsi en allait-il de celle de la *Vie de Rancé* : « À La Mamounia, faute de banco au casino, je me suis réfugié dans la *Vie de Rancé* que Folio vient de rééditer. Cette édition vaut par sa préface et les notes d'André Berne-Joffroy. Même si le dernier livre de Chateaubriand n'a plus de secrets pour vous, cette préface est somptueuse, elle pose les vraies questions. Elle vous étonnera comme elle m'a étonné. » Lui-même s'adonnait à cet art de la préface. Il fallait voir sa maestria dans ces figures imposées pour *Gatsby le Magnifique* de Fitzgerald ou *La Grande Peur des bien-pensants* de Bernanos, l'histoire d'Édouard Drumont, cet antidreyfusard, maître de l'antisémitisme français. Celle d'*Adolphe*, on l'avait espérée, mais en vain, depuis sa chronique du 14 juillet 1982 : « Alors, lisez *Adolphe*, dont la modernité vous surprendra. Une fois de plus, j'ai promis aux Éditions Rupture une préface pour ce mois de septembre. »

Borges définissait ainsi l'exercice : « La préface est un genre intermédiaire entre l'étude critique et, appelons-le ainsi, le toast. On comprend qu'elle doit comporter son petit excès d'éloge ; le lecteur fait

la part des choses. En même temps, la préface doit être généreuse et, au bout de tant, de trop d'années, j'en suis arrivé à la conclusion qu'il ne faut écrire que sur ce qui plaît. Je crois que la critique négative n'a pas de sens. » D'accord avec Borges, Bernard Frank renonçait peu à peu à la critique destructrice pour ne plus porter que des toasts. Sa chronique confondait l'art de la critique avec celui plus élaboré de la préface. Ainsi, en la destinant à Saint-Simon ou à Stendhal : *Comment lire Saint-Simon ?* ou *En suivant Stendhal* .

Sagan, préfacière d'exception, épatait Bernie avec son texte sur la correspondance de George Sand et Alfred de Musset, que lui avaient commandé les Éditions Hermann en 1985 : « La lecture par Sagan des lettres de Sand à Musset – quelle affiche ! – a été une chose superbe. C'est non seulement une interprétation intelligente et perspicace d'une histoire d'amour, mais aussi un des bons textes de Sagan par rapport à son œuvre. » Admirant sa subtilité de lectrice, Bernard l'incitait à poursuivre ce chemin : « Sagan pourrait découvrir que le roman qui lui reste à écrire, c'est la psychologie de ces écrivains qu'elle a tant aimés, au point de leur préférer leur lecture aux plaisirs de l'existence. »

L'art de la préface n'était pas le talent de tous. Un bon écrivain ne s'improvisait pas bon préfacier, pas plus d'ailleurs que bon traducteur. Le secret du préfacier, on y revenait, c'était sa passion d'un livre et sa lecture généreuse. La préface était l'opération portes ouvertes d'une œuvre. Un acte de prosélyte.

En principe, une préface se méritait à l'épreuve du temps. Récompense posthume. N'en bénéficiaient que les ouvrages affranchis de leurs auteurs. Sauf exception. Sartre écrivait des préfaces pour ses contemporains : celle, célèbre, du *Portrait d'un inconnu* de Nathalie Sarraute ou celle d' *Aden Arabie* pour le plus cher de ses amis de jeunesse, Paul Nizan. Ces préfaces faisaient alors office de parrainage plus que de consécration. Frank, ne s'estimant jamais mieux servi que par lui-même, rédigeait les préfaces de ses rééditions, sortes de remises à jour. « La merveilleuse préface de *Mon Siècle* qu'il faudrait citer intégralement : tout y est limpide, non embrouillé, on dirait que la main de protection a regardé l'autre, ébahie », soulignait Michel Crépu.

Et si un autre s'avisait d'écrire à son sujet, cas de figure avec la biographie signée de Henri-Hugues Lejeune, *Un vieil ami*, Frank lui

reprenait la plume et annexait sous bénéfice d'inventaire sa postface dans laquelle il revenait sur les années de Grimaud, avec Barbara, pour les désigner comme les plus douces de sa vie. Bernard se souvenait des dîners au Colombier, moments attendus et mérités après les heures d'écriture : « Les dîners étaient avec l'arrivée de la nuit le meilleur moment de la journée. Il y avait cet excellent vin rouge de la coopérative de Cogolin que l'on achetait en bidons de quatre litres. Il fallait le boire sur place. Avec des côtelettes d'agneau de Sisteron, des pommes de terre en robe de chambre. Et de la roquette et des tomates en salade. Et du fromage de brebis que j'allais chercher chez la tapissière dont le mari était gardien de troupeau. » Des dîners au goût, non du bonheur, mot tabou, mais du bien-être. À l'unisson d'un Oscar Wilde : « Non ! Pas le bonheur. Le plaisir ! »

OceanofPDF.com

Portrait de Bernard Frank en antipathique

Dans l'une de ses chroniques du *Matin*, il posait cette question : « Mais pourquoi un écrivain, un livre seraient-ils sympathiques ? Ce n'est pas ce que nous attendons d'eux. » Bernard Frank ne dissimulait pas ses antipathies personnelles et ce faisant n'hésitait pas à s'exposer lui-même en antipathique. Posture dont je relevais les preuves à plus d'une page. Avec malignité, il affinait la règle du jeu en ciblant ses antipathies sur des personnes qui, par nature, dégageaient de la sympathie. Pour l'exemple : Paul Guimard, écrivain délicat et homme délicieux sur qui tous s'accordaient. Paul Guimard, un dilettante bon teint , un talent pour la cuisine, un goût pour le vin, une élégance d'écriture, une discrétion de publication – un livre tous les sept ans en moyenne –, un humour raffiné, un amour de la liberté, ni plus ni moins de gauche que lui. Guimard avait tout pour séduire Bernard Frank. Alors quelle mouche le piquait quand il le taclait : « Guimard, c'est la gauche enfin heureuse, l'introuvable aujourd'hui, celle qui accumulait prébendes et prix avec le sourire... Guimard ou l'ami du genre humain. Chic copain en diable. » Jugement sans fondement, reconnaissait-il : « Au fait, je ne connais pas Paul Guimard, je ne lui ai jamais parlé et je suis en train de me demander pourquoi il m'est antipathique, du moins pourquoi je fais tout pour persuader mon lecteur qu'il l'est. Ce comportement que j'ai avec Guimard, je l'ai eu envers mille autres écrivains qui me sont passés – le mot esprit serait trop fort – par la plume. J'ai l'indifférence méchante et agressive, j'écris parfois comme un roquet aboie. Ce n'est pas tout à fait exact. Ne pouvant supporter mon indifférence qui me fait peur, ce côté morne, passif de ma nature, je veux à tout prix passionner moments et rapports : que le temps bouge enfin. Pourtant, j'ai l'impression que si je creuse, je reviendrais à

mon point de départ : Guimard m'est antipathique. » Une antipathie survenue comme une poussée d'herpès.

L'inventaire de ses antipathies se concentrait dans *Le Dernier des Mohicans*, livre dédié à Florence Malraux, précédé de cette épigraphe, empruntée à Baudelaire, à frémir : « Je te frapperai sans colère Et sans haine, comme un boucher »... Florence, encore amusée et faussement étonnée par son côté dévastateur : « Bernard me dédiait ce livre dans lequel il écorchait tous mes amis... » Entre deux règlements de comptes, Bernard avec malice glissait : « Car sans mauvaise foi, comment pourrions-nous écrire ? » Et l'artilleur Frank faisait feu contre Simone de Beauvoir, contre Camus, contre Robbe-Grillet, contre *L'Express*, l'hebdomadaire en vogue, et par-dessus tout contre Jean Cau, l'ennemi déclaré depuis *Les Rats*. *Le Dernier des Mohicans* tirait tous azimuts sur du gros gibier.

Ailleurs, il ajoutait à son tableau de chasse Jean d'Ormesson, sa tête de Turc d'élection : « Jean d'O était par son babillage et son ramage le phénix des dîners en ville, la joie des maîtresses de maison aux noms de fées. De loin, caché dans mon coin, j'ai donc suivi la prodigieuse carrière de Jean, ces carrières qui sont le deuil éclatant de ceux qui n'ont pas de génie. » Et le coup de grâce : « Comment peut-on être aussi niais et avoir dix agrégations et vingt-cinq licences ? » Aigreur du cancre Frank ?

Écoutons-le frémir de plaisir en visant l'intouchable François Mauriac : « Ce qui m'intéresse chez Mauriac, c'est que ce romancier médiocre, ce polémiste qui connaît bien, trop bien, trop scolairement la polémique d'antan, ce poète débile, ce dramaturge insignifiant, réussit à merveille dans la grande presse et dans le grand public à se faire passer pour un écrivain "capital". Un phare, une conscience. » Convaincu d'avoir poussé le bouchon un peu loin, dans *Un siècle débordé* il se dédouanait par une pirouette dans une interview fictive : « Vous faites profession de détester Mauriac ? – Oh, vous savez, on exagère toujours. Ceux qui n'écrivent pas prennent pour de la méchanceté, de la haine, ce qui n'est qu'un exercice de style. » Il se comparait à un chiot qui jappe et se fait les crocs sur les meubles d'époque de famille.

Le pire viendrait avec cet inutile article, écrit en 1959, sur un frêle roman signé d'Annabel, plus tard l'épouse du peintre Bernard Buffet, pilier de la bande de Sagan, donc, croyait-elle, la naïve, hors d'atteinte des foudres de Bernard. Il se déchaîna contre la tentative manquée de cette chanteuse qui ne serait jamais Gréco, de cet auteur qui ne serait jamais Sagan, piétinant le conseil de son ex-directrice, Françoise Giroud, qu'on ne tirait pas sur une ambulance. L'article était titré : *Annabel, votre roman est nul* . Le reste à l'avenant.

Une autre fois, pour se prouver qu'il n'appartenait pas à la tribu des affidés, que la flagornerie envers sa hiérarchie ne relevait pas de son registre, il épinglait sur le ton du persiflage Jean Daniel, son directeur à l' *Observateur*, après que celui-ci, lors d'une émission d' *Apostrophes*, s'était distingué dans un dialogue ardent avec Soljenitsyne : « Il faut avoir entendu Jean Daniel interroger Soljenitsyne pour comprendre dans leurs beautés les tourments de l'anticommunisme noble. Quand Jean Daniel admire, il importe que l'objet de son admiration se le tienne pour dit et ne s'avise pas de les compromettre, lui et son journal, par des fantaisies de langage intempestives. Autrement dit, lorsque quelqu'un de l'importance de Jean Daniel et sur les épaules de qui reposent tant d'espoirs, tant de responsabilités – car cela ne va pas toujours seul à l'intérieur d'une rédaction –, il en veut pour son argent. » Touché ! Jean Daniel l'était par cette dérision gratuite. Bernard n'épilogua pas sur la suite de leur relation inter-rédactionnelle. Froid sibérien à n'en pas douter pendant quelques saisons, réchauffé avec le temps et une bonne intelligence réciproque.

Sans oublier Camus, qu'il affublait de tout son mépris, ce qui offensait et aujourd'hui offense toujours Jean Daniel : « Le vrai, c'est que Camus n'a pas les moyens de cette gloire qui fondit sur lui à la suite de deux petits livres paradoxaux, *Le Mythe de Sisyphe* et *L'Étranger* . Il devint le petit propriétaire de sa gloire, bien disposé à l'exposer le moins possible. Ce paysan endimanché n'était plus notre prochain. » Et, retournant le couteau dans la plaie : « Quand Camus pense, il met son beau style. Les résultats ne sont pas très bons. Au lieu de regarder le monde ou lui-même, il poursuit son discours... C'est que Camus, plutôt que de s'ouvrir aux querelles de son temps, s'est

renfrogné chaque fois que l'Histoire lui coupait la parole. » Allusion au silence que Camus s'imposait en ne publiant plus d'articles dans *L'Express* pendant la guerre d'Algérie. En réserve, il gardait quelques munitions pour Modiano, sans doute un relent du regret de lui avoir cédé Berl : « Comme toute personne qui écrit, Modiano a un grain. Un grain rusé. Un grain fragile. Pourvu que ça dure ! Modiano a l'air tellement triste qu'on lui a accordé le talent sans confession. Drieu s'est suicidé. Nimier s'est tué en voiture, nous avons besoin d'un jeune homme qui passe. »

Pour parfaire son portrait en antipathique, Bernard Frank acceptait la proposition de Jérôme Garcin pour *L'Événement du Jeudi*, faite à quelques écrivains médiatiques, d'écrire un article dont le sujet était la confession de son péché capital. On attendait Frank sur la gourmandise qu'il laissa à Robert Sabatier ou la paresse qu'il céda à François-Régis Bastide, et il s'attela au plus détestable, l'avarice. Une option qui ne correspondait en rien à ce dépensier désargenté, qu'il traitait en pur morceau de bravoure. Tous savaient que l'argent, tel le sable, lui glissait entre les doigts, qu'il ne lui accordait que la valeur des jetons en plastique des casinos, qu'il était parti en laissant pour tous biens une garde-robe de grand coquet qu'il s'appliquait à être sur le tard, ses Pléiade, quelques bouteilles, et le Vidal, sa bible d'hypocondriaque, dont Florence hériterait par hasard. Mais l'avarice le tentait comme la fiction le romancier. Relisant son papier, je le soupçonnais de ne l'avoir écrit que pour cette unique phrase : « C'est le juif des péchés capitaux. Frank égale avarice, comme avarice égale Frank. C'est blanc bonnet et bonnet blanc. Et puis il est juif, Frank, non ? » Une provocation pour faire la peau à ce cliché usé mais à jamais dangereux. Car, il le sentait, la bête bougeait encore. Alors il manifestait sa vigilance par l'autodérision : « Les juifs, je croyais pourtant ne plus y revenir. Du temps que j'écrivais, c'était mon morceau favori. Les amateurs de juifs me bissaient. » Dont acte !

Bernard Frank ? Quelle bonne idée !

« Bernard Frank ? Quelle bonne idée ! » me disait-on. Je décelais avec facilité les lecteurs réguliers de ceux qui ne le connaissaient que de réputation, avec la charge de malentendus que celle-ci transportait. Frank, bien sûr, l'ami de Sagan, le passager de l'Aston Martin le jour de l'accident, le pilier de casino, l'habitué de Régine et de Castel, l'écrivain qui n'écrivait plus, le chroniqueur dont l'esprit faisait mouche à chaque coin de phrase, même si l'on était, pour les plus attentifs, conscient, les derniers temps, de ses laisser-aller d'homme fatigué par l'absence, par l'alcool, par lui-même. Au nom de son éthique – « Notre rôle, c'est de distraire les lecteurs, que nos phrases ne les dégoûtent pas de la littérature » –, Bernard Frank méritait notre gratitude pour nos jubilations de lecteurs. Ses études et variations sur la littérature restaient inimitables. Comme il manquait ! En sursis, on le craignait, il s'éloignait. C'était écrit. Didier Jacob, dans son blog du *Nouvel Observateur*, alertait : « Ça, c'est de la chronique, Frank ! Dans vingt ans, on l'aura oublié. Dix ans, si ça se trouve. Cinq ? Raison de plus pour se dépêcher : on ne le dirait pas, mais depuis qu'il est mort il a de moins en moins de temps devant lui. » Comment retarder, empêcher la seconde disparition de l'écrivain qui suivait celle de l'homme ? Cet essai-portrait se voulait une mise en bouche pour ouvrir l'appétit. Goûter du Frank oblige à se resservir. Son style succulent, mélange de sucré-salé, régale. Il connaissait la solution, lui, pour conserver une place au soleil sans porter ombre aux suivants : « Le mieux, quand on n'est pas mort d'épuisement et que l'on a échappé à la mise au pilon, c'est de s'installer confortablement dans le livre de poche, qui est la résidence idéale des personnes du troisième âge. On ne gêne pas la carrière de ses enfants et de ses petits-enfants qui tiennent à avoir, et c'est normal, leur maison d'édition à eux, et, vous sachant en de bonnes

maines, peuvent vous visiter, vous consulter quand l'envie et le besoin leur en prennent, et sans mauvaise conscience. »

On demandait à quoi cela ressemblait ? Non, pas une biographie, surtout pas ! Un portrait ? Désordonné, alors. Plutôt une supplique aux oublieux, un manifeste pour réveiller les curiosités. Et suivait la question piège : par quoi commencer si l'on n'avait rien lu de lui ?

Avec *Solde*, écrit au Colombier, dédié à Barbara Skelton. *Solde*, qui, par la mélancolie de son ultime phrase, m'avait entraînée vers tout le reste. Je n'aurais osé, comme Sagan avec Sartre, un an avant qu'il ne mourût, lui envoyer une lettre d'amour. Je revisitais Frank trop tard. Un an après sa mort. Ne me restait que la recherche de la maison de ses « meilleures années », qui lui avait permis ses meilleurs livres, *Un siècle débordé* et *Solde*, qui l'installaient en mémorialiste, genre littéraire qu'en lecteur il affectionnait. Quant aux recueils de ses chroniques, avant d'avaler les gros morceaux, *Mon Siècle*, *En soixantaine*, *Vingt Ans avant*, *5, rue des Italiens*, je conseillais les petits Dilettante qu'étaient *Rêveries* et *Les Rues de ma vie*, faciles à glisser dans la poche, à ouvrir à n'importe quelle page pour que la fête commence.

Bernard Frank se lisait sans chronologie : « On n'écrit qu'un livre, toujours le même. Seulement ce livre, toujours le même, change d'éclairage. On le maquille différemment. On peut écrire son contraire. On l'écrit parfois de plus en plus mal (Baudelaire), parfois de mieux en mieux (Stendhal). » L'écrivain, le vrai, était attendu et inattendu. Pour les amateurs de dégustation à l'aveugle, Frank s'identifie aux premières lignes. Et pourquoi ne pas proposer Jacques Drillon, le concepteur des quiz de l'été au *Nouvel Observateur*, un quiz Frank ? En 1984, ce dernier saluait son confrère et pas encore voisin de rubrique dans une chronique pour *Le Matin* : « Jacques Drillon, qui tient (des deux mains je l'espère) la rubrique musicale du *Nouvel Observateur*, vient de publier, sous le titre *Le Veilleur*, l'un des livres les plus attachants de la rentrée. Ne nous emballons pas, il faut garder mesure, etc., mais *Le Veilleur* est dans la lignée du *Neveu de Rameau*. » Pas moins ! Tout est bon pour conduire à Bernard Frank. Alors, pourquoi pas un prix Frank ? Au jury, les fidèles, Vitoux, Neuhoff, Kauffmann et aussi Bernard Chapuis pour son style désenchanté de dandy, Alix de Saint-

André pour son esprit si frankiste et Michel Crépu pour leur goût de Thibaudet et parce qu'il dirige la *Revue des deux Mondes* . Il existait un prix Nimier, un prix Freustié. Un prix Frank compléterait le trio de cette génération perdue. Mais cela suffisait-il à les faire lire, eux, au même titre que leurs lauréats ?

OceanofPDF.com

L'enchanteur et le désenchanté

Souvent je me suis demandée pourquoi ces deux-là, Bastide et Frank, qui passaient des mois à quelques kilomètres à vol d'oiseau l'un de l'autre, à noircir du papier dans deux maisons isolées qui se ressemblaient, dans ce paysage sauvage du massif des Maures qu'ils aimaient, s'étaient manqués. L'enchanteur de La Garde-Freinet, l'auteur de *La Vie rêvée* et le désenchanté de Grimaud, celui de « la vie absente », répondaient-ils à l'explication de Frédéric Vitoux dans son *Dictionnaire amoureux des chats* : « De mémoire de Varois, deux villages se sont toujours défiés, jalousés, affrontés : Grimaud et La Garde-Freinet. Grimaud, attiédi par les souffles marins, aimable, est le village des chats. C'est-à-dire du farniente. La Garde-Freinet, plus rude, glacial l'hiver quand souffle le mistral, celui des chiens, parce qu'il est le village des chasseurs » ? Ainsi, s'épiaient-ils tels deux seigneurs féodaux ? Cela venait de plus loin que de l'appartenance à un territoire défendu, quand l'enfance de l'un, Bastide, lui ouvrait toutes les portes tandis qu'elle les refermait avec sauvagerie à l'autre, Frank. Rien ne pouvait rapprocher celui qui courait après le bonheur de celui qui le fuyait, comme le chantait Gainsbourg, de peur qu'il ne se sauve. Et puis, Régis n'était pas un convive d'assez bonne tenue pour un Bernard qui plaçait la gastronomie à une hauteur respectée sur l'échelle des plaisirs de la vie. Pourtant, tant de sujets, voire de passions, les confondaient. Chez Bernard, on le savait, c'était « la littérature et les femmes. Dans cet ordre. » Chez Régis, c'était, en sens inverse, les femmes et la littérature. Saint-Simon pour l'un et l'autre était l'auteur fondateur. Régis publia, à vingt-cinq ans, un *Saint-Simon par lui-même* qui faisait toujours autorité, que Bernard ne pouvait ignorer. La présence d'un chat leur était indispensable, Bernard écrivant en compagnie d'Essuie-Plume quand Régis tenait Swann près de lui. Le bordeaux était leur remontant favori à l'un et à l'autre. C'étaient deux

hommes réputés de gauche, même si l'un conservait sa fidélité à la première, celle de Mitterrand, pour ne pas contrarier son amie Sagan, quand l'autre militait dans la deuxième, celle de Rocard, pour revenir au bercail, pardonné, dans un habit d'ambassadeur. Cette tardive carrière officielle aurait à coup sûr provoqué les lazzi de Bernard en froissant la susceptibilité à fleur de peau de Régis. Bernard refusa toute distinction, à l'exception de la médaille d'honneur de la ville d'Aurillac, et n'a jamais rien accroché à sa boutonnière. Au contraire de Régis qui raffolait de ces « hochets pour adultes », comme il les désignait. Coïncidence surprenante, à La Mente, Régis écrivait dans une annexe, dont la clé accrochée au tableau de l'entrée de la grande maison portait sur une étiquette encore écrite de sa main ce nom : Le Colombier. Dans l'un de ses livres, évoquant la tranquillité de « son » Colombier, Bernard citait Bastide avec ironie : « Les plus proches voisins de la maison où je me prélassais sont en amont un marquis et une marquise d'épouse et en aval un berger et sa tapissière. Tout ce petit monde – touchons du bois – nous fiche une paix royale... Si les célébrités vous attirent, allez plutôt voir François-Régis Bastide, je l'ai croisé deux fois avec son chariot à provisions dans le Codec de Cogolin. » D'une meilleure intention, l'année où l'on avançait entre autres le nom de Bastide pour le prix Goncourt, Bernard notait dans sa chronique du 20 novembre 1981 : « En agitant ma boule de cristal, je voyais Bastide en surprise – ce qui m'aurait fait plaisir. Ce fut Bodard, ce qui n'est pas pour me déplaire. » C'était l'année de *L'Enchanteur et nous* et Bodard emportait le morceau avec *Anne-Marie*, le livre sur sa mère. Enfin, comme Bernard mais avec une inconscience joyeuse, Régis, lui aussi, procéderait à un long suicide, en passant à tabac quarante ans durant ses poumons, à raison ou plutôt déraison de quarante cigarettes quotidiennes.

Arrivée à la maison, je pris dans la bibliothèque *Les Signes du zodiaque* de Régis, paru en 1971, à l'époque où il était l'oracle astrologique du mensuel *Marie Claire*. Avant de convenir que « tout ça, c'était de la foutaise », sauf à analyser les caractères. Par curiosité, je regardai à Balance (Bernard) ce que ça donnait avec Cancer (Régis). Et je lus dans le paragraphe intitulé *La Balance et le « Moi »* : « Il se donne tant de mal pour être invisible, pour fuir quand on lui pose une

question, pour ne rien décider, pour écouter ce qu'on dit, sans entendre. Il est si absent et si heureux de l'être ! C'est le seul homme du Zodiaque dont je ne sais vraiment pas à quoi il peut ressembler. Il échappe à toutes règles. Survivant d'une génération disparue, très policée, son sourire égale peut-être un masque. » C'était saisissant. Quelques lignes plus loin, à *Balance et Cancer* : « Leur mot clé : harmonie. S'ils ne la trouvent pas ensemble, ils se fermeront comme des huîtres chatouillées. » Y avait-il eu chatouillis ou simplement indifférence ? Question à jamais sans réponse.

Au creux de ce vallon des Maures, j'étais venue il y avait maintenant sept ans, comme Bernard Frank, me mettre à l'abri et je goûtais – mon côté Scorpion aurait-il précisé – la douceur de cette fausse solitude de vivre avec les sangliers et la présence apaisante des absents. « Alors, tu vas te mettre à l'ombre ? » m'avait dit mon ami Jean-Louis Ezine le soir de mon dernier *Masque et la Plume*, où Jérôme Garcin, qui après Bastide avait repris les commandes de l'émission, réunissait toute l'équipe pour me souhaiter, après vingt-trois ans de service, bon vent en levant le verre de l'adieu. Je pensais plutôt profiter du soleil quand Jean-Louis m'apprit le sens de cette expression qui devait si bien confirmer, je ne le savais pas encore, le sens de ma vie ici : « Du temps où *Le Masque* n'existait pas, m'expliqua-t-il, les Anciens désignaient la lecture d'un mot charmant, *umbratilis vitae*, littéralement : la vie à l'ombre. Dans l'ombre des pages, dans la forêt des pages où un livre vous tient délicieusement prisonnier. » Je venais d'être la prisonnière volontaire, des mois durant, des pages de Bernard Frank. Le dernier chapitre refermé, je ne souhaitai qu'à d'autres une aussi douce captivité.

Dernière visite au Colombier

Enfin l'été basculait. Cette saison n'était pas ma préférée et ici moins encore qu'ailleurs. Lui, à Grimaud, se carapatait aux premières chaleurs, laissant Barbara et Le Colombier seuls, aux prises avec le risque des grands feux de forêt. Partir, tous le savaient, revenait à condamner sa maison à brûler. Dans les Maures, je l'apprenais vite, en particulier l'été de braises de 2003, même si on le croyait loin, le feu ne l'était jamais, entraîné par la violence du mistral qui empêchait de le fixer. Aux premières teintes d'automne, d'ennemi le feu redevenait ami. Je l'allumais avec les feuilles du jardin et dans les cheminées de la maison au retour de promenade, en fin d'après-midi. Octobre était le mois, entre 1967 et 1979, où Bernard délaissait le manoir du Breuil et regagnait Le Colombier. Nous étions le 11 octobre 2009, date de son anniversaire : Bernard, Benjamin Frank, né le 11 octobre 1929 à Neuilly-sur-Seine, à huit heures du matin. Unique jour de sa vie où il se montrerait matinal. J'avais dans les allées du Colombier en pensant qu'il aurait fêté ses quatre-vingts ans, sans doute entouré de Claudine, de Jeanne, de Joséphine, de Florence et de Claude Perdriel, qui, avec un peu de chance et dans sa grande générosité, lui aurait offert un introuvable saint-julien de 1929, grandissime millésime de bordeaux, un Ducru-Beaucaillou, peut-être. Trente années s'étaient écoulées depuis son départ du Colombier en septembre 1979, autre année historique de grands incendies. D'habitude hermétique aux signes du hasard, je remarquais l'insistance du chiffre neuf dans sa vie. Ces finales en neuf, 29 sa naissance, 39 sa fuite en Auvergne, 79 son départ de Grimaud, 99 la publication par Flammarion de son anthologie, 2009 ses quatre-vingts ans posthumes, et je me souvenais de sa fureur du jeu, partagée avec Sagan et qui l'attirait au manoir du Breuil, situé à deux pas du casino de Deauville. Des étés où, pendant des années, ils n'apercevraient la lumière du jour que par bribes, ce que

Françoise décrivait avec sa grâce dans *Avec mon meilleur souvenir* : « Les journées ensoleillées furent remplacées par des nuits blanches. Bernard Frank, Chazot et moi-même ne vîmes plus que l'aube et la nuit, avec parfois un petit peu d'herbe entre les deux. Le chant des oiseaux était couvert par le cliquetis des jetons et le vert des tapis remplaçait celui des prés. » Cette passion-là avait vécu avec les autres : « J'ai été, je le dis sans forfanterie, un rude joueur. Pour être tout à fait exact, cette passion est morte. Le jeu, hélas ou tant mieux, subit le sort des passions fortes, celles qui abolissent le temps, ces passions que furent pour moi l'alcool, la littérature et les bonnes femmes – cocktail, je vous le concède, des plus classiques... On joue pour oublier tout ce qui n'est pas le jeu. Sur le tapis, il n'y a pas que l'argent qui disparaît, mais le temps. »

L'angoisse du temps l'exténuaient. À Grimaud, elle semblait le lâcher, là où pourtant n'existaient ni table de jeu, ni boîte de nuit, ni rien d'ailleurs. Saint-Tropez hibernait dès octobre, et il y avait longtemps qu'il en avait épuisé les charmes. Dans son asile du *Colombier*, il se sentait à l'abri pour écrire, pour lire, pour rêver, pour laisser filer au loin ce temps menaçant. Vivre dans et avec les mots était sa meilleure échappatoire : « Mieux valait retourner faire la chasse aux adverbes. » Son pas de deux du « ni vivre, ni mourir » était sa difficulté d'exister, il tentait, écrivait-il dans *Solde*, de la guérir grâce aux consultations des deux experts qu'étaient Montaigne et Malraux. Peine perdue : « Montaigne n'est pas dupe des fables apaisantes qu'il se raconte. L'affaire semblait donc entendue, philosopher n'apprenait pas à mourir. La bravoure devant la mort ne vient ni du raisonnement ni de la foi. C'est une chance de la nature, l'apanage des âmes élégantes. » Malraux, il fallait aller chercher dans son *Lazare* ce qu'il pensait de la mort. Autre déception : « Dans mon souvenir, un bric-à-brac fatigant pour l'esprit. » Cette histoire de vie et de mort, il s'y résignait, la solution ne venait que de soi : « Ma vie, ce fut donc ça, une esquive de la mort, cette idée que je ne pouvais pas supporter. Et qui est d'ailleurs, à ma décharge, une idée insupportable », constatait-il dans *Les Rues de ma vie*. Le problème demeurait entier. Comment échapper à la vie, donc à l'idée de la mort, sans recourir au suicide ? « Pour qui donc a une peur bleue de la mort, le suicide, son cousin germain, semble un

hôte indésirable ! Je n'oublie pas pour autant que j'ai consacré à Drieu la Rochelle, qui s'est suicidé, de nombreuses pages et que l'un de mes livres se termine par un suicide rêvé. » Dans *Un siècle débordé*, Bernard Frank manifestait pour le suicide une attraction-répulsion et pour le suicidé une compréhension colorée d'admiration : « Envers le suicide, les hommes ont toujours été d'une grande injustice, toujours maltraité, persécuté, c'est le mauvais juif de la mort. » Nous y revoilà... « De nos jours on sent que le suicide n'est pas donné à tout le monde : comme un fait exprès, la société s'arrange pour contraindre ceux qui se suicident à décourager ceux qui ont envie de se suicider. Un retour à l'Antiquité me paraîtrait souhaitable. Si tous les suicides sont honorables, il serait bon que l'on assiste enfin à une promotion de suicides heureux ! Ah ! puis qu'on en finisse avec ces commentaires ironiques avec ceux qui se sont ratés. Un suicide manqué, c'est ce que beaucoup de personnes auront fait de mieux dans leur vie. » Le jour où je l'emmenais au Colombier, Florence concluait : « Un lent suicide et une mort rapide. » Sa drôlerie, son désabusement masquaient, ce que soulignait Raphaël Sorin, son sentiment tragique de la vie. Afin de rendre respirable cette fichue existence, Bernard s'appliquait à entretenir avec elle des rapports de courtoisie. Il supportait mal les états d'âme de ses congénères et moins encore de s'empêtrer dans les siens : « Toujours plus ou moins déprimé, il ne m'est jamais arrivé de l'être vraiment. Probablement parce que mes moments difficiles ne m'ont jamais intéressé. Quand mes proches sont déprimés, mon premier mouvement serait de m'écarter d'eux, non que je craigne la contagion mais parce que j'ai l'impression qu'ils me jouent la comédie et que si je reste à leur côté, quand celle-ci sera terminée, ils m'en voudront de m'être prêté à leurs simagrées. Vous pouvez considérer ça comme de l'égoïsme et vous ne serez pas loin de la vérité. Rares furent les journées et les nuits, même les plus sinistres, où ce discours intérieur qui sert d'agent de liaison à mon existence n'a pas suscité un passage qui m'ait amusé, distrait. » Vivre, ne pas vivre ? Depuis le 6 novembre 2006, l'affaire était réglée et mes pèlerinages au Colombier s'avéraient sans objet. Bernard Frank n'était plus, ni là, ni ailleurs. S'il fallait le trouver c'était, comme tout écrivain, dans ses seuls livres. Julien Gracq, le vieux sage de Saint-Florent-le-Vieil,

gardait raison en évoquant ses visites aux maisons d'écrivains : « Après de telles visites, on a envie de dire ce que disait Giraudoux à l'enterrement de je ne sais plus quel écrivain : “Allons-nous-en, il n'est pas venu”. » Je laissai en paix Le mas du Colombier pour le libérer de son passé.

La Garde-Freinet,
avril 2009 - octobre 2009.

OceanofPDF.com

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DE BERNARD FRANK

Romans et essais :

Grognards et Hussards, Les Temps modernes, 1952.

Géographie universelle, La Table ronde, 1953.

Les Rats, La Table ronde, 1953 ; Flammarion, 2009 (Préface d'Olivier Frébourg).

Israël, La Table ronde, 1955.

L'Illusion comique, La Table ronde, 1955.

Le Dernier des Mohicans, Fasquelle, 1956.

La Panoplie littéraire, Julliard, 1958.

Un siècle débordé, Grasset, 1970.

Solde, Flammarion, 1980 ; 2010 (Préface de Jean-Paul Kauffmann).

L'ensemble des romans et essais ont été republiés en un seul volume en 1999 par Flammarion.

Chroniques :

Mon Siècle (Chroniques 1952-1960), Quai Voltaire, 1993.

En soixantaine (Chroniques 1961-1971), Julliard, 1996.

Rêveries, Le Dilettante, 2001.

Vingt ans avant, Chroniques du Matin de Paris, Grasset, 2002.

Les Rues de ma vie, Le Dilettante, 2005.

5, rue des Italiens, Chroniques du Monde, Grasset, 2007, préfaces de Jean-Paul Kauffmann, Éric Neuhoff, Claudine Vernier-Palliez.

À PROPOS DE BERNARD FRANK

Portraits et Aphorismes, édition de Stéphanie Leclair, 2001, Le Cherche
Midi.

Un vieil ami, de Henri-Hugues Lejeune, postface de Bernard Frank, 2006,
Robert Laffont.

21 irréductibles, de Raphaël Sorin, 2009, Finitude.

Les livres ont un visage, de Jérôme Garcin, 2009, Mercure de France.



Flammari on

OceanofPDF.com

Table

[De battre son cœur s'est arrêté](#)

[Rappelle-toi, Barbara !](#)

[Du côté de chez Sagan](#)

[Un Prince de l'understatement](#)

[Sale Youpin !](#)

[Juif. Quel juif ?](#)

[La littérature, c'est beaucoup plus que la littérature.](#)

[La vie absente](#)

[Quelque chose de Fitzgerald...](#)

[Le binôme paresse-intelligence](#)

[Une passion triste, l'indifférence](#)

[Enfin Malraux vint...](#)

[Un conservateur de gauche](#)

[L'art de la préface](#)

[Portrait de Bernard Frank en antipathique](#)

[Bernard Frank ? Quelle bonne idée !](#)

[L'enchanteur et le désenchanté](#)

[Dernière visite au Colombier](#)

[Bibliographie](#)